2 vols
8vo
#10

Joseph Neeld

CÉCILE

OU

L'ÉLÈVE DE LA PITIÉ,

Par Mme la Comtesse de Choiseul-Meuse,
auteur de *Paola*.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ DABO, LIBRAIRE,
rue St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 41.

1816.

PQ
2207
C46C4
t.1

CÉCILE

OU

L'ÉLÈVE DE LA PITIÉ.

MA naissance fut mon premier malheur : il sembloit qu'elle m'eût vouée à l'obscurité, à l'infortune et même à la honte ; car il est trop vrai qu'elle ne s'attache pas toujours à nos torts personnels, qu'une partie de la société se soumet aux préjugés parce qu'elle les croit utiles, tandis que l'autre les admet sans examen, les reçoit comme par héritage de ceux qui les lui ont transmis, avec une tendance involontaire, mais naturelle, à mépriser ce qui lui paroît malheureux et sans appui.

Jamais être ne dut le jour à un événement plus invraisemblable, à un forfait plus inoui; jamais il ne fut destiné à un abandon plus irrévocable; et pourtant c'est au sein du plus parfait bonheur que j'écris ces mémoires, moins encore pour me retracer les circonstances si bizarres de ma vie, que pour reconnaître une admirable providence, qui soutient l'infortune, protège, recompense la vertu et change à son gré les plus funestes dispositions du sort.

Je n'ajouterois rien à l'intérêt de cette histoire, en disant le véritable nom de ma famille, et je crois devoir à la mémoire de ma malheureuse mère le soin de le cacher; c'est le seul point où j'altérerai la vérité, laissant d'ailleurs courir ma plume sans prétention et sans art, rapportant avec franchise ce que j'ai senti...., ce que j'ai souffert, ce que j'ai mérité de blâme ou d'éloge, étant quelquefois capable des plus sublimes efforts,

et quelquefois aussi susceptible de la plus futile vanité. Tel est le cœur de l'homme en général, et plus encore celui de la femme, qui n'est jamais mieux peint que lorsque l'on la présente avec ses inconséquences et sa mobilité.

L'histoire de ma mère s'attache trop directement à la mienne, pour que j'en diffère le récit; elle fut d'ailleurs connue d'un grand nombre de personnes, dont plusieurs vivent encore et parlent d'elle avec autant de respect que d'intérêt.

Ma mère étoit fille unique d'un gentilhomme retiré du service, et qui vivoit dans une assez jolie terre aux environs de Bordeaux. Clara, ainsi qu'elle étoit nommée dans son enfance et dans sa famille, étoit un prodige de grâce et de beauté; à la parfaite régularité des traits elle joignoit une fraîcheur et un éclat inconcevables; ses grands yeux noirs étoient tour-à-tour sévères, sensibles, spirituels,

modestes, expressifs, ils renfermoient un charme dont on ne pouvoit se défendre, bien avant l'âge même où ils auroient pu peindre et exprimer l'amour.

Clara n'avoit pas encore atteint sa quatorzième année : elle étoit fort petite; mais l'élégance et les proportions de sa jolie taille n'étoient pas moins remarquables que les charmes de sa physionomie. Elevée avec la plus sévère décence et même avec sévérité, elle quittoit peu la campagne, et il étoit rare que mon grand-père, devenu veuf, lui permît d'aller à Bordeaux où il avoit des parens. Ce ne fut qu'après les plus vives instances qu'il consentit à la confier à une de ses sœurs pendant un voyage qu'il devoit faire aux eaux.

Cette dame, fort riche, voyoit beaucoup de monde, donnoit des bals, des fêtes dont ma mère fut bientôt le plus bel ornement. Les femmes, qui la regardoient encore comme un enfant sans conséquence,

la louoient jusqu'à l'exagération; les hommes devançoient dans leur ardente imagination l'époque où elle inspireroit les passions les plus vives; et quoiqu'elle n'eût qu'une fortune assez médiocre, plusieurs se mirent sur les rangs pour obtenir sa main. Tout-à-coup la nature parut se repentir des biens qu'elle avoit prodigués à mademoiselle ***; une langueur mortelle succéda à sa piquante vivacité : les roses de son teint s'effacèrent, et sans cesser d'être charmante par la perfection de ses traits et l'expression de sa physionomie, elle n'offrit bientôt plus que la douloureuse image d'un être malheureux et souffrant.

On écrivit au comte de ***, son père : il revint aussitôt, consulta les médecins les plus célèbres de la province, et n'en eut pas moins la douleur de voir les ravages sensibles de cette maladie; en vain chercha-t-on à se persuader que le changement qui s'opéroit dans la taille de

mademoiselle *** étoit la suite de sa négligence à s'habiller et du peu de soin qu'elle prenoit d'elle-même, il devint certain que sa taille se tourneroit et qu'elle conserveroit une défectuosité très-évidente : loin de prendre aucune croissance, elle resta extrêmement petite; mais ce qui paroîtra plus singulier sans doute, c'est que l'ensemble de sa personne, tout irrégulier qu'il fût devenu, n'étoit pas sans grâce, et que cette figure angélique faisoit aisément pardonner tout le reste.

A la vérité, loin d'être abattue par un revers si inattendu, ma mère qui avoit acquis encore plus de modestie et de méfiance d'elle-même, rachetoit par les talens, par la douceur de son caractère, la simplicité de ses manières, la finesse et la solidité de son esprit, l'imperfection de son physique.

Rien ne pouvoit être comparé à son courage, à sa patience, à son inaltérable

gaieté, et le tout étoit mis à une très-grande épreuve par l'ignorance et l'incapacité des médecins, qui faisoient les plus pénibles expériences pour obtenir une guérison que leurs soins et le tems n'opérèrent pas. Le comte de ***, plus affligé que sa fille du malheur qu'elle éprouvoit, finit par donner toute sa confiance à une sorte d'empirique qui jura sur sa tête de la guérir en moins d'un an.

En effet on remarqua qu'un nouveau système amenoit des changemens évidens : les grandes douleurs cessèrent, mais firent place à un état non moins alarmant.

Ma mère s'évanouissoit plusieurs fois par semaine : c'étoit d'abord de simples foiblesses que les premiers secours dissipoient ; mais par degrés cette situation se changea en un sommeil léthargique, presque semblable à la mort ; elle restoit des heures entières sans pouls, sans

mouvement, sans souffrance apparente ; mais rien au monde ne la rappeloit à la vie ; il falloit attendre que la force de la jeunesse et le pouvoir de la seule nature terminassent cette crise effrayante.

L'année s'écoula : le médecin qui avoit parié sa tête qu'il la guériroit, la garda, mais fut chassé comme un charlatan, et trop tard sans doute le comte de *** se détermina à conduire sa fille à Paris.

Ma mère en témoigna beaucoup de peine sans qu'on connût alors le motif de sa répugnance ; mais elle obéit, bien moins dans l'espérance de se rétablir que par le désir d'obliger et de consoler son père. Les plus habiles docteurs anatomistes furent consultés, et contre l'ordinaire se trouvèrent d'accord.

Ils déclarèrent le mal sans remède ; mais ils le jugèrent à son dernier période, annonçant que le défaut de la taille resteroit ce qu'il étoit, mais qu'à mesure que le tempérament de mademoiselle de ***

se formeroit, les accidens seroient plus rares, et peut-être se dissiperoient entièrement.

Un arrêt plus cruel sortit de leur bouche, ils décidèrent que mademoiselle de *** ne devoit point se marier, ou qu'en devenant mère elle courroit le plus éminent danger de perdre la vie.

A cette décision, ma mère fondit en larmes; et comme son père, touché de sa situation et de sa douleur, excita sa confiance par un excès d'indulgence et de tendresse, elle lui avoua que le marquis de Rangi l'avoit rendue sensible à ses soins et à l'amour qu'il ressentoit pour elle, malgré une disgrâce qui sembloit à ses yeux la rendre peu digne d'inspirer des passions.

Elle ajouta avec toute la raison dont elle étoit capable, qu'elle renonceroit à un bonheur qui devenoit condamnable, puisque la religion ne lui permettoit pas de disposer de sa vie; mais qu'elle le sup-

lloit de confier au marquis même l'excès de son malheur en lui permettant de le revoir et de lui vouer une constante amitié.

Que refuser à une intéressante créature digne de tant de félicité, et destinée à tant de sacrifices! Le comte pleura avec sa fille, reprit la route de Bordeaux, que le marquis habitoit, et qui fut un des plus empressés à connoître la décision des médecins.

Ma mère n'osait lever les yeux sur lui pendant l'entretien qu'il eut avec son père; mais il étoit aisé de voir qu'elle étoit agitée et qu'elle attendoit avec une pénible anxiété l'impression que feroit sur lui l'arrêt fatal dont elle étoit l'objet. Le marquis, qui osoit se flatter d'être aimé de mademoiselle de ***, n'hésita point.

Suis-je assez connu de vous, dit-il au comte, pour vous demander la preuve la plus flatteuse d'estime et de confiance?

j'adore votre aimable fille; vivre près d'elle, ne jamais craindre d'en être séparé, est un destin assez doux pour me soumettre sans murmure aux plus sensibles privations: quand je donnerois mes jours pour prolonger les siens, pensez-vous que j'expose jamais une vie qui m'est si chère? accordez-moi le titre de son époux, et je jure sur l'honneur de ne prétendre à rien qu'à ce que pourroit obtenir un frère chéri qui ne sauroit être ni plus tendre ni plus réservé que moi-même.

Marquis, dit mon père, je suis touché d'un sentiment si généreux; mais vous êtes jeune et vif, l'amour même qui vous engage à me parler ainsi, ajoute à mes craintes : on se familiarise avec un danger qui, pour être réel, n'est pas assez évident, et la passion n'a que trop de raison pour combattre ce qui la contrarie; restez notre ami, mais laissez à son père seul le soin d'adoucir sa cruelle destinée.

Ce ne fut pas l'affaire d'un jour de vaincre les inquiétudes du comte et de céder aux désirs du marquis; mais ce dernier avoit une ame si belle, des principes d'honneur si sûrs et si souvent éprouvés, qu'en promettant de part et d'autre un secret éternel sur les conditions bizarres d'un tel mariage, il se conclut peu de mois après.

Le marquis, d'ailleurs, étoit riche, retiré du service par les suites d'une blessure honorable; une figure agréable, un caractère doux et aimable le rendoient très-séduisant.

Comme c'étoit un excellent mariage, le sort de ma mère fit des envieux : les petits esprits firent de méchantes épigrammes; elle les connut, et les pardonna avec tant d'aménité, de bonne foi et de grâce, qu'on se hâta de réparer les torts que la jalousie seule avoit donnés contre elle.

Sa maison devint charmante, elle y

attira les plus jolies femmes, donna des fêtes, des concerts, montra sans vanité les talens les plus rares ; et quel que fût son bonheur avec un époux qui en étoit idolâtre, on finit par convenir que personne ne le méritoit mieux.

Tel est le pouvoir d'une femme dont le premier mérite est de faire valoir tout le monde, de satisfaire sans flatteries tous les amours-propres, de s'oublier sans cesse, et de savoir gré du bien qu'on pense d'elle comme si elle n'avoit droit à rien, que bientôt la cruelle infirmité de ma mère ne choqua plus personne.

On ne parloit que de son regard enchanteur, de sa voix céleste, de son affabilité touchante : chacun devoit quelque chose à son esprit ou à son indulgence, on s'acquittoit par un engouement général, et la marquise de Rangi devint tellement à la mode, que les plus élégans de la ville se déclarèrent ses plus ardens adorateurs. Ma mère se prêtoit à

leur cajolerie avec une grâce charmante, et son époux parfaitement sûr de ses principes et de son cœur, n'en prenoit pas la moindre jalousie.

Le bonheur, le calme d'un cœur et d'un esprit toujours satisfaits produisirent un effet favorable à sa santé; ses attaques de léthargie, sans cesser absolument, devinrent plus rares et moins longues. Elles jetoient toujours le marquis dans une inquiétude extrême; mais ma mère désiroit que le public les ignorât, et on la croyoit parfaitement rétablie.

Le premier malheur qui vint troubler cette étonnante union, où le marquis, toujours amant, n'étoit jamais époux, fut la mort du comte de ***: il étoit déjà vieux, et la goutte, à laquelle il étoit sujet, l'enleva. Ce ne fut pas sans lui laisser le temps de rappeler à son gendre l'importance de ses sermens, et sans le remercier avec chaleur du bonheur de sa fille; il pressa ses enfans contre son

cœur, les bénit une seconde fois, et mourut sans inquiétude et sans regret.

La marquise fut très-affligée et plus malade ; mais quel est le mal que le temps et les soins de l'amour n'adoucissent pas? Elle commença par se contraindre, et finit par se soumettre aux lois de la nature et du ciel.

Un événement qui combloit de joie son époux, fit d'ailleurs une diversion très-favorable à sa douleur.

Le marquis avoit un frère cadet avec lequel il avoit passé toute sa première jeunesse ; jamais union n'avoit égalé celle des deux frères doués l'un et l'autre des plus aimables qualités ; mais semblable à ce pigeon du bon La Fontaine, le chevalier avoit quitté toutes les douceurs du toît paternel pour parcourir les mers et acquérir par de longs voyages la plus périlleuse célébrité : quelles que fussent les distances, ses plaisirs ou ses fatigues, le chevalier de Rangi trouvoit le temps d'é-

crire à son frère, de l'informer de toutes ses actions avec une confiance et une tendresse que l'absence ne refroidissoit pas : pourtant des idées ambitieuses l'éloignèrent encore de se rapprocher de lui; un vaisseau partant pour les grandes Indes, alloit mettre à la voile, des amis l'entraînèrent, et le chevalier, sans avoir le temps de consulter son frère, lui écrivit seulement pour lui annoncer son départ et lui faire un long et nouvel adieu.

Le marquis, déja inconsolable, eut bientôt un plus grave sujet de s'alarmer. Les papiers publics annoncèrent que le vaisseau nommé le Téméraire (celui que montoit son frère) avoit échoué; on ajoutoit que, trop loin de la côte pour être secouru, tout l'équipage avoit péri : des lettres particulières confirmèrent cette nouvelle; du petit nombre de passagers qu'on connoissoit, aucun ne rejoignit sa famille; le temps acheva de détruire toute espérance, et le marquis, trop sensible à

cette perte, fit une longue maladie qui fit craindre pour ses jours.

Le temps, et plus encore l'amour et le bonheur qui accompagnèrent son union avec mademoiselle de ***, calma sa douleur; mais le moindre souvenir la ranimoit, on ne prononçoit jamais devant lui le nom du chevalier de Rangi, et s'il rencontroit par hasard quelqu'un qui l'eût connu, un torrent de larmes s'échappoit de ses yeux sans qu'il eût la force ou la volonté de les contenir.

Ce fut ce frère si chéri, si long-temps regretté, qui, dans son empressement, oubliant toute prudence, arriva brusquement sans se faire annoncer, et fut se jeter au cou du marquis de Rangi.

Le marquis le reconnut, s'évanouit, et leur joie, leur surprise et leurs larmes firent de cet instant le spectacle le plus touchant.

Ma mère ne s'étoit pas trouvée présente à l'arrivée du chevalier, elle entra quel-

ques momens après, et son époux la lui présenta dans les termes les plus affectionnés ; mais il n'avoit pas encore eu le temps de prévenir son frère de la disgrâce de la marquise; et celui-ci, qui avoit peu vécu dans le monde, n'ayant pas l'habitude de vaincre ses premiers mouvemens, fit un pas en arrière et regarda le marquis d'un air ironique et incertain, qui vouloit dire : à quoi peut conduire cette mauvaise plaisanterie?

Ma mère lut dans sa pensée et rougit beaucoup.

Pour la première fois elle étoit affectée de l'effet qu'elle produisoit, car connoissant l'excessive union des deux frères, il lui sembloit qu'une impression défavorable pouvoit avoir quelqu'influence sur le cœur de son époux : surmontant à l'instant même ce chagrin involontaire, elle s'adressa au chevalier. Vous êtes étonné, lui dit-elle, qu'avec un extérieur si fâcheux j'aie pu fixer votre frère ; assuré-

ment j'en suis encore plus surprise que vous-même; mais depuis que je goûte un tel bonheur, j'ai pris tant de confiance en mon étoile, que je suis convaincue que vous m'aimerez aussi. Ne le voulez-vous pas?

Un ton si doux, un regard si pur et si touchant accompagnèrent ses paroles, que le chevalier n'y répondit qu'en embrassant sa belle-sœur avec une tendresse infinie; et ce charme indéfinissable que ma mère étoit accoutumée à produire n'eut jamais d'effet plus certain et plus prompt.

La marquise trouva un autre moyen de se rendre chère à sa famille : elle aimoit naturellement le monde, et se plaisoit à Bordeaux, où elle avoit passé plusieurs années. Le marquis, au contraire, n'y restoit que par complaisance pour elle; il venoit d'hériter d'une terre fort agréable aux environs de Paris, et il auroit eu le plus grand désir de l'habiter,

s'il n'avoit pas craint que ma mère ne s'y ennuyât.

Le chevalier, jeune, aimable, plein d'esprit, de sensibilité et de grâce, n'en étoit pas moins farouche ; la contrainte, la dissimulation de la société lui étoient à charge ; entre son frère et la marquise, sa gaieté, la douceur de son caractère, annonçoient qu'il étoit heureux, et que rien ne manquoit à son bonheur ; mais dans tout autre instant il regrettoit la distraction et la liberté de ses voyages, et faisoit craindre que ce premier goût ne reprît encore tout son pouvoir sur son esprit.

Ce seroit trop m'écarter de mon sujet que d'entrer ici dans le récit des aventures qui étoient arrivées au chevalier, échappé par miracle à des périls affreux. Il se plaisoit à les rappeler, pendant que le marquis et ma mère en frémissoient.

Les travaux de la campagne pouvoient seuls s'accorder avec ses goûts, et son

frère avoit tellement assuré sa fortune par des dons considérables, qu'il se trouvoit à même de les satisfaire et de former un établissement avantageux, s'il rencontroit une femme qui sût l'intéresser.

Ma mère, capable de tous les sacrifices, oublioit elle-même qu'elle en avoit faits, quand ils pouvoient contribuer au bonheur de ceux qu'elle aimoit : elle feignit de se sentir fatiguée de la vie qu'elle menoit à la ville, elle convenoit que la plupart des relations et des politesses qu'on se fait dans le monde sont insignifiantes ou fausses ; elle asssuroit le chevalier que la liberté absolue dont elle avoit joui depuis son mariage avoit usé son goût pour le plaisir. Enfin, elle fit si bien qu'on crut la satisfaire elle-même, en vendant la maison magnifique qu'elle avoit à Bordeaux, et en partant pour *Monplaisir*, château agréable et moderne qui tenoit à la forêt

de Fontainebleau. Le chevalier n'étoit pas entièrement trompé par cet effort, mais il attachoit trop de prix à ce sacrifice pour le refuser, il sentoit que la solitude de la campagne le rapprocheroit encore davantage de sa belle-sœur, qui, pour son éternel malheur, n'avoit que trop bien réussi à lui faire oublier la première impression que sa vue avoit produite. Le chevalier avoit connu des femmes; mais arrivé à l'âge de vingt-huit ans, il ignoroit l'amour, il ne se méfioit pas de la puissance d'un sentiment qui trompe également notre jugement et nos yeux; il ne savoit pas que la plus puissante séduction est celle que produit la vertu, la modestie et les qualités de l'âme, et la sienne étoit subjuguée, qu'il l'ignoroit encore.

La douce intimité que lui permettoit son titre de beau-frère, le plaçoit sans cesse auprès de la marquise; son bras, sa main étoient superbes, son pied étoit charmant, son sourire faisoit paroître les

plus belles dents du monde ; enfin, ce regard tendre et pénétrant ne tomboit pas sur lui sans bouleverser tout son être, ma mère lui épargnoit d'autant moins les dangereuses preuves de son amitié, que l'idée d'inspirer un désir criminel ne s'étoit jamais offerte à son esprit.

Le marquis, plus tendre que jamais, la remercioit sans cesse de lui avoir conservé un frère qui paroissoit se fixer pour toujours près de lui ; il ne lui parloit pas encore de mariage, mais il lui destinoit secrètement une jeune personne charmante, très-bien née, élevée avec simplicité et dont les goûts étoient analogues aux siens. On ne pressoit rien à cet égard, parce que, connoissant l'indépendance du caractère du chevalier, on vouloit que le hasard seul parût amener la rencontre de cette demoiselle, dont la famille habitoit aussi dans les environs de *Monplaisir*. Ma mère, très-délicate, soutenoit mal les longues promenades,

elle s'étoit fait des occupations paisibles, qui l'empêchoient de redouter l'ennui, mais elle exigeoit que son mari et son beau-frère, qui avoient obtenu la permission de chasser dans la forêt, se livrassent à cet exercice.

Souvent les deux frères s'égaroient, et le chevalier, sous différens prétextes, rentroit le premier et venoit tenir compagnie à ma mère, qui le recevoit toujours fort tendrement; elle ne fut pas longtemps sans être surprise du sujet que le chevalier choisissoit souvent dans leurs entretiens particuliers.

Que j'envie le caractère et la tranquillité de mon frère, lui disoit-il! il vous aime, il est votre époux, et quand tout lui permet de vous posséder,... il peut, sans mourir de regret et de douleur, s'en tenir aux preuves d'une innocente amitié!

Chevalier, vous savez à quel prix il pourroit user de ses droits; m'aimeroit-

il, s'il exposoit ma vie pour son propre bonheur!

Avec votre esprit et votre caractère pouvez-vous, ma chère Clara, vous livrer à une crainte aussi puérile? ne vous ai-je pas entendue mille fois plaisanter de l'incapacité des médecins? n'y a-t-il pas mille exemples de femmes qui, affligées d'une incommodité semblable à la vôtre, jouissent du bonheur d'être entourées de leurs enfans?

Je leur porte envie, dit ma mère en soupirant, et j'avoue que si j'eusse vu le marquis malheureux de notre manière d'exister ensemble, mon amour pour lui l'eût emporté sur mes craintes. Le rétablissement de ma santé m'a rendue plus forte; peut-être le danger que l'on prévoyoit il y a trois ans, n'existe-t-il plus; mais à quoi bon penser à tout cela et courir quelques risques? ne suis-je pas la plus heureuse, la plus chérie de toutes les femmes?—Mon frère est bien heu-

reux de vous trouver tant de confiance, il est rare que l'amour la permette, et dans votre position sur-tout un peu de jalousie seroit très-excusable... , et très-malheureuse, reprit ma mère avec vivacité. Je vous prie, Henri, ne me mettez point de semblables idées dans la tête; si votre frère avoit quelqu'inclination, ne trouveroit-il pas mille prétextes pour s'éloigner de moi? n'auroit-il pas assez de motifs pour justifier son indifférence? et loin de trouver le moindre refroidissement dans sa tendresse pour moi, il ne se plaît que dans les lieux où je suis; il négligeroit même la chasse, qu'il aime avec passion, si je n'exigeois pas qu'il y fût; enfin si je suis tranquille, si je suis heureuse, c'est que mon cœur, quoique très-exigeant, a tout lieu d'être satisfait.

Quoique la marquise répondît ainsi, ce ne fut pas tout-à-fait en vain que le chevalier avoit éveillé ses premiers soupçons; elle remarquoit que son beau-frère

revenoit presque toujours seul, elle en conclut que son époux lui cachoit quelques-unes de ses démarches, et elle tomba peu-à-peu dans cet état d'inquiétude et de mélancolie que le chevalier avoit souhaité et qu'il regarda comme une disposition favorable à son criminel amour.

Il le peignoit avec toute l'ardeur d'une passion long-temps comprimée, avant que ma mère, qui l'écoutoit dans une confusion extrême, pût se persuader qu'elle ne se trompoit pas.

Suis-je assez malheureuse, s'écria-t-elle enfin, d'avoir à rougir et des sentimens que vous me déclarez et de ceux que j'avois pour vous! n'avez-vous pas horreur de vous-même, en songeant que vous trahissez ainsi le frère le plus tendre, l'ami le plus généreux? de quel front osez-vous paroître à ses yeux, lorsque vous portez dans votre coupable cœur l'odieux projet de déchirer le sien, de séduire une épouse qu'il adore, et près

de laquelle, pourtant, il vous a toujours laissé avec une entière sécurité? allez, Henri, efforcez-vous de me faire oublier cet égarement qui me fait horreur, et auquel je dois autant de pitié que de mépris.

Plus je vous parois criminel, reprit le chevalier, et plus ma passion doit vous paroître involontaire et invincible. Je suis né délicat et vertueux, j'aime mon frère, je ne l'ai point trahi sans remords, je renoncerois à la vie pour sauver la sienne; mais je tiens à mon amour plus qu'à la vie: qu'il reprenne ses dons..., funestes biens qui augmentent mon ingratitude à vos yeux et ne sont d'aucune valeur aux miens! Clara, c'est votre cœur, c'est vous-même qu'il faut qu'il me cède, c'est alors qu'il sera généreux et que je reconnoîtrai qu'il a tout fait pour moi.

Insensé! et quand il le voudroit, ne savez-vous pas que je l'aime, et la vertu plus que lui? mon cœur, à cet égard,

n'a point de victoire à remporter, mon devoir m'est cher, un mot de plus sur ce sujet et je vous éloigne pour jamais.

Le chevalier se contraignit à cette menace; mais ne trouvant plus auprès de ma mère cette douce confiance, cette tendre amitié qu'elle lui avoit témoignées lorsqu'elle ne s'étoit pas méfiée de ses sentimens, il reconnut que sa faute étoit irréparable, il ne se flatta plus d'un pardon sincère et s'abandonna avec découragement au désordre de son esprit.

Une nouvelle tentative ayant eu le même succès, la marquise, au désespoir, finit par obtenir de lui qu'il tenteroit au moins, par une absence de quelques mois, de recouvrer la raison; à ce seul prix, elle consentit à ne point avertir son époux, auquel elle étoit trop certaine de causer une mortelle douleur en lui faisant cet aveu. Comme il ne s'agissoit que

d'un voyage dans l'intérieur de la France, et relatif à des affaires de famille, le marquis fut le premier à souhaiter que le chevalier prît cette distraction, car il lui sembloit depuis quelque temps que son humeur étoit changée, et il l'attribuoit à l'ennui.

Le jour du départ étoit fixé, et le chevalier, après un déjeuner de famille où il montra assez de calme et de gaîté, prit congé de la marquise, d'un air qui sembloit lui dire qu'il espéroit au moins que le retour de son estime seroit le prix d'un aussi grand effort.

Ma mère étoit émue, elle connoissoit la violence de son caractère et de son amour; elle lisoit dans son ame et voyoit qu'il souffroit horriblement; une larme même s'échappa de ses yeux, en pensant aux jours heureux qu'elle avoit passés près de lui, tant qu'elle avoit joui de son innocente amitié: le chevalier la remarqua, et soit qu'elle lui inspirât pour la

première fois un rayon d'espérance, ou qu'il crût qu'il avoit moins à combattre sa froideur que sa vertu, elle rencontra dans son dernier regard une ardeur et une satisfaction dont elle fut troublée, quoiqu'elle fût loin encore d'en pénétrer la cause.

La chaise de poste étoit dans la cour, le chevalier s'y précipita et partit.

Peu de momens après, des paysans vinrent avertir le marquis qu'on venoit de voir dans la forêt un loup d'une grosseur prodigieuse, qui avoit déjà fait de grands dégâts dans tout le canton.

Il s'agissoit d'une battue générale ; les domestiques furent armés aussitôt, et la marquise enchantée d'une distraction qui venoit si à propos pour son époux, le pressa elle-même d'en profiter.

Elle se garda bien de dire qu'elle étoit souffrante, car elle savoit bien que ce seroit le retenir près d'elle, et elle étoit bien aise de se trouver seule après toutes les agitations qui l'avoient tourmentée dans cette journée.

Le temps étoit superbe et la forêt si près de la maison, que les femmes mêmes de la marquise, excitées par la curiosité, suivirent de loin les chasseurs, en se proposant de rentrer avant qu'on se fût aperçu de leur absence.

De cette manière le château resta absolument seul, car il ne falloit pas compter un vieux concierge que l'âge et le vin endormoient à tous les instans du jour. Ma mère sentant augmenter son mal-aise, se déshabilla, et, vêtue d'une légère robe de mousseline, se reposa sur un canapé, dans un joli boudoir, où plusieurs jalousies à demi ouvertes laissoient pénétrer peu de clarté, mais beaucoup d'air.

Il y avoit peu d'instans qu'elle y étoit, lorsqu'elle tomba dans un évanouissement qui présageoit toujours ce sommeil léthargique auquel elle avoit été si sujette autrefois, et dont elle avoit encore eu quelques retours.

Elle eut pourtant la force de sonner et

d'appeler près d'elle Rixa, négresse qui lui étoit dévouée dès sa première enfance, et qui par affection autant que par devoir ne s'éloignoit jamais.

Par une fatalité particulière, elle avoit suivi l'exemple des autres femmes de la marquise ; privée de tout secours, ma mère se trouva dans cet état si effrayant quand on ne le connoissoit pas, et en tout si semblable à la mort.

Pendant ce temps le chevalier qui avoit feint de s'éloigner et qui n'étoit qu'à quelques distances du château, y rentra seul à pied, en franchissant une haie du parc ; c'étoit lui qui avoit envoyé les paysans au marquis, qu'il avoit trompés par la fausse apparition du loup.

Son dessein étoit d'avoir un dernier entretien avec sa belle-sœur, et il ne pouvoit l'espérer que par ruse, car elle avoit fait serment de ne jamais le recevoir en particulier.

Le regret et la sensibilité qu'il avoit

cru lire dans ses yeux au moment de son départ, avoient ranimé sa confiance, et quoiqu'il n'eût que les mêmes choses à lui répéter, il ne doutoit presque pas qu'elle ne dût les entendre cette fois avec indulgence, et peut-être avec plaisir.

Un entier succès répondit aux mesures qu'il avoit prises; il ne rencontra personne et se trouva bientôt à la porte du boudoir où il avoit reçu les derniers adieux de la marquise.

Il écouta, et n'entendant aucun bruit, il ne douta pas qu'elle ne fût seule.

Plus inquiet de son accueil au moment de la revoir, qu'il ne l'avoit été en en formant le projet, il ouvrit doucement la porte, et la voyant étendue sur un lit de repos, il supposa que la grande chaleur l'avoit endormie.

Un genou en terre, il prit une de ses mains et la couvrit de baisers sans qu'elle se réveillât; cherchant encore à croire qu'une telle immobilité pouvoit être

volontaire, il osa effleurer de ses lèvres ses lèvres de rose, et elles ne s'ouvrirent point pour lui reprocher son audace, que l'insensé porta au dernier terme.

Revenu de cet odieux égarement, le chevalier fut épouvanté de lui-même; vertueux jusqu'alors, il entroit dans la carrière du crime, en trahissant tout-à-la-fois l'innocence, la délicatesse, l'honneur et l'amitié; il fut près d'en perdre la raison.

Donnant plus de jour alors à cette pièce qui étoit à peine éclairée, il osa fixer sa victime... La pâleur de la mort étoit sur son front, et il douta un moment si ce n'étoit pas à un être tout-à-fait privé de la vie qu'il avoit prodigué les preuves de son criminel amour.

Il porta en frémissant la main sur son cœur, il battoit assez fortement: rassuré alors sur son existence, l'instinct, plus que la réflexion, dont il étoit incapable en ce moment, le décida à la fuite, car il

sentoit qu'il lui seroit également impossible de soutenir la vue de sa belle-sœur et de son époux.

Dévoré de remords et se condamnant lui-même à fuir pour jamais tout ce qu'il avoit aimé, il regagna sa chaise de poste et disparut.

Rixa, dont je ne sus ces détails que vingt ans après ma naissance, ne put me dire où le chevalier porta alors ses pas, ni combien de temps ma malheureuse mère resta seule et sans secours; mais lorsque le marquis de Rangi rentra chez lui, il la trouva encore dans le même sommeil, dans lequel seulement il lui parut qu'une fièvre dévorante l'agitoit fortement.

Plus chagrin que surpris de sa situation, il se mit fort en colère de l'abandon où ses gens l'avoit laissée; mais la douleur et les regrets de la négresse surtout étoient si sincères et si vifs, qu'ils parvinrent à l'apaiser.

Ma mère ouvrit enfin les yeux, et rencontrant aussitôt ceux de son époux, elle lui demanda pardon avec une tendresse extrême de l'inquiétude qu'elle avoit dû lui causer, elle ajouta pourtant que jamais son sommeil n'avoit été si douloureux, et que se sentant extrêmement fatiguée, elle avoit besoin de se mettre au lit.

On la soutint pour se relever, et la marquise, un peu surprise, ramassa un gant d'homme qui se trouvoit sur le canapé et qu'elle reconnut pour appartenir à son beau-frère; elle le posa sur la cheminée, et ne crut pas devoir s'arrêter à l'idée vague qui se présenta à son esprit; car si le chevalier avoit changé de résolution, il pouvoit revenir sans nul mystère, bien sûr encoreq uee marquis le reverroit avec joie.

Comme ce n'est pas l'histoire de ma mère que je me propose d'écrire, je ne peindrai point tout ce qui dut se passer

d'étonnement, de douleur et de surprise, lorsque, deux mois après cet événement, les médecins appelés à consulter sur les nouvelles souffrances de ma mère, déclarèrent unanimement qu'elle étoit enceinte... Son époux trop assuré de sa tendresse et de sa vertu pour ajouter un soupçon injurieux à son épouvantable malheur, eut assez de prudence pour cacher à tous les yeux la surprise que devoit lui causer cette grossesse. On rapprocha les époques, on établit des conjectures et le marquis ne douta pas que sa malheureuse épouse n'eût été outragée dans son profond sommeil. La seule idée qui vint interrompre sa douleur, fut un ardent désir de connoître le coupable et de se baigner dans son sang. Il fit secrètement toutes les recherches possibles, et ma mère en étoit d'autant plus épouvantée, que la connoissance qu'elle avoit des sentimens du chevalier, lui permettoit peu de douter que ce ne fût lui qui mé-

ritât la juste vengeance de son époux. A quoi eût servi de le nommer! quel sang à verser que celui d'un frère! cette circonstance ne pouvoit qu'ajouter à son désespoir, et pour elle le sacrifice de sa vie étoit fait. L'arrêt des médecins ne paroissoit que trop confirmé par ses souffrances, et malgré tout ce qu'on faisoit pour l'abuser, ses réflexions, loin de tomber sur elle-même qui n'avoit plus que quelques mois à vivre, se portoient sans cesse sur l'innocente créature à laquelle elle alloit donner le jour, et dont l'avenir lui paroissoit si effrayant.

La marquise savoit qu'elle pouvoit attendre beaucoup de la générosité et de l'amour de son époux; mais enfin quand elle ne seroit plus, pourroit-il soutenir la vue de cette malheureuse créature qui lui étoit étrangère et qui auroit coûté la vie à celle qu'il aimoit?

Elle cherchoit quelquefois à le sonder à cet égard; mais il détournoit cet en-

tretien, ou tentoit de la rassurer par l'idée qu'elle accoucheroit heureusement et pourroit veiller elle-même à l'existence de cet enfant, pourvu seulement qu'elle consentît à l'éloigner de lui.

On avoit entièrement abandonné la campagne pour se tenir près des secours que l'état de ma mère pouvoit exiger; elle cachoit courageusement ses craintes et se plaisoit, retirée dans son appartement, à travailler elle-même, non à une layette ordinaire, mais à un trousseau considérable, et qui pût me servir jusqu'à l'âge de quinze ans, dans quelque lieu que je fusse placée.

Ma mère, fort simple, fort modeste dans ses goûts, n'avoit de recherche que pour le linge: le sien étoit superbe, et elle en a avoit si abondamment, qu'elle eût pu en sacrifier beaucoup sans en manquer elle-même; mais elle avoit un autre motif d'en être prodigue, bien persuadée qu'elle cesseroit incessamment d'en avoir aucun besoin.

Elle fit donc avec une grande tranquillité d'esprit toutes ses dispositions, et se confia à cet égard à la fidèle Rixa, qui, quoique née dans l'esclavage, méritoit par ses vertus et son devouement sans bornes, de ne pas être rangée dans la classe ordinaire des domestiques. Elle la pria de veiller sur moi, et lui faisant sentir toute l'importance d'un secret éternel (tant que le marquis vivroit), elle lui permit de soupçonner à qui elle devoit demander des secours pour son malheureux enfant, si son époux venoit à mourir.

Rixa ne pouvoit presque répondre que par des torrens de larmes; l'idée de perdre sa maîtresse, le reproche qu'elle se faisoit de l'avoir abandonnée un moment (négligence dont les suites avoient été si funestes), la réduisoient elle-même au désespoir, et il n'y avoit rien dont son zèle et ses remords ne la rendissent capable. Cette certitude offroit quelques

consolations à ma mère ; mais que pouvoit pour moi une pauvre négresse, qui appartenoit au marquis, et ne pouvoit tenir que de lui seul son existence et même sa liberté ?

Le terme si redouté de la grossesse de la marquise arriva, et l'affreuse prophétie s'accomplit. Au milieu des plus cruels tourmens ma mère me donna le jour, et ne survécut que deux heures à ma naissance ; elle tomba dans cet état de léthargie auquel elle étoit si sujette et dont elle ne se réveilla plus.

Tout doit faire croire que le marquis, malgré tous les avertissemens qu'il avoit eus sur ce malheur, avoit pris lui-même une partie de la confiance qu'il avoit voulu inspirer à sa compagne ; car il s'affligea sans modération. Il ne pouvoit soutenir ma vue, elle le mettoit dans des transports aussi violens que si j'eusse été volontairement la cause de la perte qu'il venoit d'essuyer.

Rixa, dans un moment où le marquis

étoit absent, par une prévoyance étonnante que lui donnoit également ses craintes et son zèle, eut le courage de me faire au haut du bras une blessure assez forte; elle y appliqua un fer rouge qui me laissa pour toute la vie une marque ineffaçable.

Le marquis que, jusqu'ici, je n'ai point osé nommer mon père, puisqu'il est trop vrai qu'il ne l'étoit point, et que le moindre doute n'étoit pas possible à cet égard, rentra peu de tems après. Quand notre destinée est écrite, tout concourt à l'accomplir: ce qui nous étonne, ce qui paroît le plus invraisemblable, n'est plus hasard, c'est au contraire une nécessité. Cela arrive parce que cela doit arriver, et notre surprise ne vient que de ce que nous ignorons les secrets desseins du ciel. Or, ses desseins vouloient qu'une des femmes de la marquise fût accouchée le même jour que ma mère, et que son enfant fût mort en venant au monde.

Cette femme avoit une chambre qui donnoit dans celle de ma mère ; son enfant étoit déjà enseveli. Le marquis avoit déclaré qu'il vouloit passer la nuit auprès des restes de ma mère, avec la seule Rixa ; il s'étoit depuis long-temps muni d'un cercueil qui devoit lui servir, dans tout état de cause, à faire croire qu'il renfermoit l'enfant dont ma mère accoucheroit. Le marquis, au milieu de la nuit, pénètre dans la chambre de la femme de chambre qui dormoit, y dépose le cercueil où il n'y a que des pierres, emporte celui où étoit l'enfant mort, dit à sa négresse de le tirer du cercueil, de le mettre dans mon berceau, dont il donna ordre à Rixa de m'ôter et de me porter dans une salle basse, où il lui commande de me tenir cachée jusqu'à ce qu'il lui déclare ce qu'il vouloit faire de moi. Le matin le chirurgien vint pour savoir comment je me portois, parce que ma mère, en mourant, m'avoit recommandée à ses

soins. Il va à mon berceau et trouve un enfant mort ; il ne doute point que c'est celui que ma mère avoit mis au monde la veille, et dont il apprend le sort avec précaution au marquis, qui n'en parut pas très-affligé ; mais on crut que la perte de sa femme avoit absorbé toute sa sensibilité. On joignit les dépouilles du fils de Rosalie aux obsèques de la marquise, et ainsi il reçut des honneurs qui, dans le séjour des morts, ne les touchent guère.

Cette circonstance rendit extrêmement facile l'exécution de ce que le marquis avoit projeté. Rixa ne pouvoit assurer que j'étois vivante. Où auroit-elle pris la hardiesse de démentir son maître et de le désavouer dans une chose d'une si grande importance, où le moindre doute devenoit, en quelque sorte, une espèce d'accusation ?

Elle garda donc le silence le plus absolu, et attendit avec une grande inquiétude les ordres du marquis, bien persua-

dée toutefois qu'il étoit incapable de lui commander un crime et moins encore de l'exécuter.

On rendit les plus grands honneurs à ma mère, et ses tristes soins étant terminés vers la fin du jour, le marquis ordonna à Rixa de le conduire dans le lieu où j'étois.

On n'avoit pas manqué de prétexte pour éloigner les domestiques, et le calme le plus sombre remplaçoit en ce moment le trouble qui, depuis vingt-quatre heures, avoit rempli toute la maison.

Le marquis me fit envelopper dans une couverture, voulut savoir si on avoit pourvu jusqu'alors à mon existence, et apprit avec une sorte de plaisir que Rixa ne m'avoit point abandonnée; mais ce mouvement d'humanité fit bientôt place à ces souvenirs cruels qui avoient déterminé ma perte; il ordonna à Rixa de le suivre, et l'entourant ainsi que moi d'un grand manteau, il descen-

dit dans le jardin, au bout duquel étoit une porte où une voiture de place nous attendoit et où il monta avec nous.

Ce jour, le plus affreux de ma vie sans doute, fut moins malheureux pour moi que pour la pauvre négresse qui fondoit en larmes, n'osoit parler et commençoit pourtant à craindre que son maître n'eût les plus sinistres projets.

Après une heure environ, la voiture arrêta à la porte d'une fort grande maison que Rixa ne connoissoit pas.

Nous voici arrivés, dit alors le marquis avec une voix très altérée; l'enfant du crime n'en est pas le complice, je le sais, il est juste qu'il vive; mais il ne l'est pas sans doute que sa vue et son existence fassent le tourment de la mienne.

Tu sais, Rixa, que cet enfant n'est pas le mien; tu as vu naître sa malheureuse mère, tu as connu notre hymen, avec quelle rigueur j'ai observé les rigoureuses lois que son père et son état m'avoient

imposées... et pourtant elle a péri en devenant mère...., mère d'un enfant qui n'est pas le mien ! A ce mot, le marquis sentit renaître toute sa haine contre moi.

Rixa, ajouta-t-il, je confie cet enfant à la religion, à la pitié des hommes..... Jamais pauvre créature n'y eut plus de droit... Cette maison est un hospice; si cet enfant doit vivre..., il y vivra... S'il doit périr, qu'aura-t-il à regretter dans la vie ! sa mère n'est plus; le lâche séducteur qui lui a donné le jour a-t-il osé se faire connoître...? a-t-il réclamé son sang? Obéissez, Rixa, portez cet enfant au pied de cette grande grille, la foule qui passe sans cesse ne tardera pas à l'apercevoir, les portes de cet asile lui seront ouvertes, et quel que soit son sort, il ne sera pas plus malheureux que le mien.

Quelles que fussent la timidité et la soumission de la bonne Rixa, elle osa se jeter aux pieds du marquis, mes cris inno-

se joignirent à son éloquent silence : le marquis étoit ému, il détourna les yeux ; mais du geste le plus impératif il renouvela l'ordre qu'il avoit donné, et Rixa obéit.

La conduite du marquis paroîtra bien rigoureuse sans doute, elle étoit incompatible même avec la noblesse et l'équité de son caractère ; mais ce caractère étoit aigri par les plus violens chagrins.

Le premier dont je n'ai point encore parlé, venoit de la part du chevalier.

Il n'avoit écrit qu'une seule fois depuis son départ, pour prévenir son frère qu'il ne pouvoit suivre les affaires dont il s'étoit chargé, et lui apprendre que, sous peu de jours, il se proposoit de passer en Angleterre.

Sa lettre étoit courte, froide, embarrassée, et on eût pu y remarquer l'affectation avec laquelle il ne disoit qu'un seul mot de sa belle-sœur. Les soupçons de la marquise en furent confirmés,

mais loin que son époux les partageât, le premier reproche qu'elle eut reçu de lui, fut de n'avoir pas su fixer le chevalier dans leur intérieur, elle qui avoit le don de plaire à tout ce qui la connoissoit.

A ce premier malheur avoit succédé la perte irréparable d'une femme qu'il aimoit avec passion, et dont l'étrange infortune n'avoit pas altéré un seul moment l'estime et l'affection qu'il avoit pour elle.

Que lui restoit-il donc au monde ?.... Un pauvre enfant qui ne lui étoit rien, et qui, pourtant, avoit le droit de porter son nom !.. dont l'existence, l'éducation, l'établissement occuperoient vingt ans de sa vie.

Jugé et blâmé du public s'il ne paroissoit pas un père tendre, et sûr toutefois qu'il ne pourroit fixer cette innocente créature sans chercher à reconnoître dans ses traits ceux de celui qu'il regardoit

comme l'assassin de son épouse et le plus criminel de tous les hommes ;

Craignant alors que cet enfant ne devînt l'objet de sa haîne et ne payât de son bonheur le malheur de sa naissance, il la rendit au hasard de sa destinée, ou pour mieux dire à la providence, plus juste que les hommes, et qui, en effet, ne trompa point son espoir.

Rixa m'avoit portée au pied de la grande grille ; elle m'avoit couverte une dernière fois de ses baisers et regagnoit tristement la voiture du marquis, qui étoit restée à cent pas de là, quand elle entendit sonner avec force une cloche très-sonore, et qui partoit du lieu même qu'elle venoit de quitter.

Elle se retourna, et comme elle étoit fort près encore, elle distingua une de ces respectables religieuses chargées du soin des enfans abandonnés. Cet ange de mérite se baissa, me prit dans ses bras avec des précautions infinies, et se faisant

éclairer avec soin, me couvrit le visage, pour que l'air qui étoit assez vif ne m'incommodât pas.

Cette humanité délicate n'échappa point à ma bonne négresse; elle avoit peu d'instruction et s'expliquoit assez mal dans notre langue; on n'appeloit pas ce qu'elle avoit, de l'esprit, mais c'étoit au moins de l'intelligence et l'intelligence la plus fine, la plus adroite, quand elle avoit quelque rapport avec son cœur. Elle avoit adoré ma mère, toute sa famille lui devoit la liberté ou des bienfaits: c'étoit assez pour qu'elle m'eût sacrifié sa vie, si sa vie eût pu assurer mon bonheur.

Elle ne s'appesantissoit pas sur les circonstances malheureuses de ma naissance. J'étois la fille de sa maîtresse: ce n'étoit pas ma faute si elle étoit morte en me donnant la vie. Elle m'eût aimée et respectée dans la misère la plus profonde, dans l'état le plus humble, pourvu qu'il

ne fût pas méprisable et hors du chemin de la vertu. C'étoit là toute sa logique, toute sa philosophie, et elle ne la tenoit pas des hommes, elle ne l'avoit pas trouvée dans les livres, elle ne la devoit qu'à la nature et à son cœur.

Rixa, un peu plus calme, remonta donc dans la voiture à côté de son maître qui étoit tombé dans la mélancolie la plus profonde, n'ouvrant pas la bouche, et la connoissant même assez pour ne pas lui recommander le secret.

En rentrant chez lui, le marquis trouva un de ses amis qui le conjura avec instance de s'éloigner au moins pour quelques jours d'un lieu rempli de souvenirs si douloureux; il lui proposa de l'emmener à la campagne, où il vivroit aussi isolé qu'il le voudroit, et libre de s'affliger sans contrainte et sans témoins.

Le marquis résista longtemps; il étoit dans cette première affliction où tout ce qui paroît aigrir la douleur, la soulage;

et quand son cœur oppressé ne pouvoit lui fournir des larmes, un vêtement que la marquise avoit porté, la vue d'un bijou qu'elle aimoit, du bureau sur lequel elle avoit écrit, changeoient en quelque sorte la nature de son mal; il s'attendrissoit, s'attachoit à tout ce qui lui avoit servi, à ce qui lui avoit plu, comme s'il avoit encore la douceur de sentir avec elle; et cet état n'est pas sans charmes, il rend la douleur plus expansive, épuise, à la fin, des impressions auxquelles la nature ne veut pas que nous succombions et que le temps efface d'autant plus sûrement, que nous nous y sommes livrés sans réserve.

Pourtant les femmes seules (auxquelles la douleur est permise sans qu'elles soient taxées de foiblesse) sont les seules aussi qui ne rougissent point de s'y abandonner. Le marquis vouloit être un homme et montrer plus de fermeté qu'il n'en avoit réellement. Il se rendit donc,

mais pour trois jours d'absence seulement.

Il passa toute la nuit à écrire dans le boudoir de la marquise, enferma avec soin ses cheveux, ses lettres, tout ce qui lui restoit d'elle, et le comte de***; en arrivant à six heures du matin, le trouva prêt.

Il ne recommanda à Rixa qu'une lettre pour son frère, qu'à tout hasard il adressoit à Londres, et dont il chargeoit un banquier de Paris. Il étoit fort incertain que cette lettre arrivât jamais; mais il y avoit renfermé toutes ses douleurs; et peut-être l'eût-il écrite de même quand il auroit pensé que le chevalier avoit cessé d'être.

Ma bonne Rixa n'avoit pas dormi de toute la nuit; elle avoit conçu un projet dont l'éloignement de son maître rendoit l'exécution plus facile. Elle en remercia le ciel. Elle fit un paquet peu volumineux du linge que la marquise avoit préparé

pour moi, et, après quelques détours, se fit indiquer d'une manière sûre le lieu où elle m'avoit déposée.

Elle reconnut bientôt la grande porte qu'un très-beau clair de lune lui avoit permis de distinguer la veille. Son cœur battit avec violence à l'idée de me revoir; mais cet instant de joie fit bientôt place à une grande inquiétude, quand elle songea qu'elle ne connoissoit personne dans cette maison;..... qu'on n'auroit peut-être pas la complaisance d'écouter et de répondre à une pauvre négresse qui n'étoit recommandée par personne; peut-être même l'interrogeroit-on;..... la soupçonneroit-on de quelque crime... et elle fut au moment de retourner sur ses pas.

Mais si près de revoir cette pauvre enfant que ma mère mourante lui avoit tant recommandée!.... Elle s'arrêta, et fut frappée d'une pensée qui sembla résoudre à l'instant même toutes les difficultés.

Près de la porte de l'hospice, elle vit la porte basse d'une petite église qui étoit entr'ouverte ; plusieurs personnes y entroient pour entendre une messe qu'on alloit dire.

Rixa étoit vertueuse dans tous les temps; mais elle étoit pieuse et fervente quand elle étoit affligée. Elle suivit machinalement ceux qui étoient devant elle, et comme les autres aussi, prit de l'eau bénite dans le bénitier. Au-dessus, elle remarqua un tronc disposé pour exciter la charité des fidèles. On y avoit écrit en gros caractère : *pour les pauvres enfans trouvés.*

Jésus, mon Dieu! s'écria ma pauvre Rixa, et un torrent de larmes coula de ses yeux.

C'étoit donc là la ressource de sa jeune maîtresse, de celle qui auroit dû avoir cinquante mille livres de rente! c'étoit à elle peut-être que les passans alloient faire l'aumône! Et que ces aumônes

qu'elle voyoit placer dans ce tronc, lui paroissoient petites et peu proportionnées aux besoins de tant d'infortunés!

Mille pensées déchirantes s'offroient à son imagination ; elle tira un écu de sa poche, et sans se douter qu'elle fût observée de personne, elle le jeta dans le tronc.

Se prosternant ensuite à terre, elle se mit à prier avec une grande ferveur, s'interrompant souvent pour essuyer ses yeux avec son mouchoir et étouffer ses sanglots.

Une bonne sœur grise étoit aussi à genoux près d'elle ; sa prière comme son ame étoit calme.

Loin des grandes peines de la vie, étrangère aux passions, contente de son sort et de ses jours remplis par la bienfaisance et la vertu, elle n'avoit à demander au ciel que d'accroître sa ferveur, sa patience, et de couronner sa foi par la récompense éternelle qui lui étoit réservée.

Elle avoit un moment détourné les yeux et elle avoit été frappée de la présence de Rixa dans l'oratoire, d'abord à cause de sa couleur, ensuite à cause de la vivacité et de l'expression de ses yeux : car Rixa étoit jeune et avoit quelque chose de passionné dans tous ses mouvemens.

Elle l'avoit vue aussi avec une grande surprise jeter un écu dans la boîte destinée aux pauvres enfans; et comme ce n'est pas se distraire de la prière que de consoler un être qui souffre, elle s'approcha d'elle et l'encouragea avec beaucoup de douceur à lui confier son chagrin.

C'étoit bien là ce que Rixa désiroit; mais elle montroit encore tant de timidité et tant de crainte, que la bonne sœur, prévoyant que cet entretien pourroit être long, l'engagea à sortir et à venir se reposer avec elle dans sa maison.

Rixa se laissa conduire et peignit dans sa physionomie vive et mobile un sen-

timent profond de reconnoissance et de sensibilité.

Encouragée de plus en plus, elle s'expliqua enfin et témoigna un désir extrême de voir un enfant nouveau-né, exposé de la veille seulement et reconnoissable par une petite plaie au haut du bras.

Venez, dit la mère Saint-Étienne, (car c'est ainsi qu'elle se nommoit), la providence nous a envoyé trois enfans hier au soir; mais je crois que celui qui vous intéresse est le plus jeune : peut-être le reconnoîtrez-vous ?

En même temps elle ouvrit une grande salle où il y avoit cinquante barcelonnettes très-proprement couvertes; plusieurs paysannes venoient d'arriver et présentoient leurs seins à de pauvres enfans, qui n'avoient pas souffert en les attendant, car les bonnes sœurs leur avoient donné à boire du lait sucré autant qu'ils en avoient eu besoin.

Cette nourriture étoit encore trop forte pour les trois petits enfans dont la

sœur Saint-Étienne avoit parlé ; une jeune religieuse leur préparoit quelques cuillerées d'eau et de sucre. Rixa n'eut qu'un coup d'œil à jeter pour me reconnoître entre ces trois enfans auprès desquels on l'avoit conduite.

J'étois encore enveloppée des mêmes langes, qui étoient fins et auxquels on n'avoit pas songé qu'il convenoit peu de laisser de la dentelle et des rubans. On me déshabilla devant Rixa ; elle vit avec grand plaisir que mon bras avoit été fort bien soigné, mais que la trace en seroit ineffaçable.

Le peu de questions que s'étoit permis la mère Saint-Étienne, lui avoit fait connoître que le temps seul pouvoit changer sa destinée. Elle n'en fit pas davantage, mais ne put se rendre tout-à-fait au désir de ma bonne Rixa, qui, montrant le petit paquet de vêtemens qu'elle avoit apporté avec elle, la supplioit de recevoir une grande caisse qu'elle lui enverroit

le jour même, et où elle trouveroit de quoi m'habiller au moins jusqu'à l'âge de douze à quatorze ans. C'étoit une manière de me distinguer qui me seroit sûrement refusée par la supérieure, cette maison étant uniquement consacrée à l'indigence, dont il falloit bien consentir à porter la livrée.

Cependant Rixa insista tant sur la volonté d'une mère mourante,..... sur le dépôt qu'elle avoit reçu et sur mille considérations qu'elle faisoit valoir avec toute l'éloquence du sentiment, que cette bonne religieuse, qui se trouvoit justement chargée du soin des enfans, promit de conserver à son usage tout le linge de corps, pourvu que mes vêtemens extérieurs fussent semblables à ceux de mes compagnes d'infortune.

Si jamais je pensois à faire imprimer ces mémoires, on trouveroit peut-être ces détails bien minutieux, et pourtant je n'en peux rien retrancher, car cet

article fut pour moi plus important qu'on ne le pense.

Ce n'est rien dans le monde que d'avoir du linge plus beau ou plus commun; mais c'est beaucoup parmi des êtres privés de toutes les jouissances de la vie, d'en éprouver une qui atteste que quelqu'un a pris un intérêt particulier à votre bien-être; c'est toujours une singularité, et de l'argent ne feroit pas si bien.

Une bonne ame pourroit bien, par charité, donner des vêtemens chauds et commodes, ce qui seroit peut-être mieux; mais se trouver abondamment fourni de linge d'une beauté parfaite et d'un blanc éblouissant, voilà ce qui suppose des circonstances particulières;..... ce n'est pas la charité qui donne cela, ce n'est pas non plus une jouissance physique et de nécessité; l'amour-propre est là qui fait toutes les suppositions qui le flattent; on verra par la suite que le mien n'attendit pas long-temps pour le sentir.

Dès le même jour Rixa fit parvenir à la mère Saint-Étienne cette quantité de linge dont je viens de parler, et qui ne pouvoit tomber en des mains plus sûres. Mais elle apprit que je n'étois déjà plus à l'hospice, une nourrice de province étant venue me chercher pour me garder jusqu'à l'âge où je pouvois y demeurer.

De toute manière, Rixa ne devoit pas s'attendre à me revoir de long-temps; le marquis signifia, à son retour de la campagne, qu'il quittoit la France et renvoyoit tous ses gens, Rixa seule exceptée.

Elle étoit dépositaire d'un secret trop important pour espérer sa liberté; et en quittant pour toujours le pays où elle me laissoit, il n'avoit plus à craindre que son attachement même ne la conduisît à quelqu'indiscrétion.

J'oublie de dire que la bonne mère Saint-Étienne s'étoit fort inquiétée de

savoir si j'avois reçu le baptême ; et sur la réponse négative de Rixa, elles étoient convenues d'y pourvoir et de me donner le nom de Cécile, qui étoit celui que ma pauvre mère avoit donné à Rixa dans une même cérémonie.

Si j'ai jamais des lecteurs, qu'ils ne craignent pas que je les informe de tout ce qui m'arriva dans les douze premières années de ma vie; je n'en dirai qu'un mot en passant, encore je prie qu'on me le pardonne, car j'avoue que ce n'est pas d'un grand intérêt.

Ma nourrice étoit une femme d'une santé robuste ; elle avoit trop de lait, quoiqu'elle continuât à nourrir un gros garçon qui avoit déjà six mois lorsqu'on me mit entre ses mains. Ce superflu me donnoit un nécessaire fort raisonnable, et je lui fis beaucoup d'honneur lorsqu'elle me rapporta à l'hospice. Malgré la manière rustique de cette femme, qui remplaçoit, pour moi comme pour

ses enfans, les raisons par les coups, je ne pus la quitter; je la croyois ma mère, et j'appris alors que je n'en avois pas.

Il ne faut pas demander si un accueil bien tendre m'y attendoit; on m'enregistra avec beaucoup d'autres, on me vêtit, on me nourrit, parce que c'étoit la règle et que la religion et le gouvernement l'exigeoient.

Pourtant la mère Saint-Étienne prenant elle même le soin de ma petite toilette, reconnut à mon bras la marque qu'elle y avoit vue le lendemain de ma naissance; elle se ressouvint aussitôt de la négresse, du dépôt qu'on lui avoit confié, et croyant sa conscience engagée à remplir rigoureusement les promesses qu'elle avoit faites, elle me laissa à moitié nue dans la salle où on nous habilloit, et m'apportant bien vîte une chemise fine et d'autre linge, elle m'arrangea très-proprement.

Chemin faisant, elle imagina de me regarder et elle me trouva fort gentille.

Mes traits ni ma beauté n'étoient pas encore achevés, mais on voyoit déjà que tout étoit bien et que j'avois, en attendant, le plus beau teint du monde, des yeux noirs fort expressifs et de grands cheveux blonds qui bouclioient naturellement et qu'on avoit bien de la peine à resserrer sous le vilain petit bonnet dont j'étois affublée.

Ce fut une obligeante faiblesse de la bonne mère Saint-Étienne qui empêcha qu'on ne meles coupât; car ces cheveux-là demandoient plus de soin que d'autres; et qu'avoit-on à faire qu'ils fussent beaux ou laids, qu'ils m'allassent bien ou mal? Je les gardai pourtant, parce que, disoit-elle, tous les dons que nous recevons de la nature sont les dons de Dieu, que nous devons admirer dans son ouvrage avec reconnoissance comme sans orgueil.

La vie que nous menions étoit triste et sévère : nos bonnes sœurs étoient en

général douces et humaines ; mais de temps en temps nous avions à faire à des filles sans éducation, à des servantes qui, lorsque les sœurs ne les entendoient pas, en nous donnant une nourriture grossière, disoient encore que nous étions bien heureuses de l'avoir, et qu'il falloit en bien remercier le ciel.

C'étoit bien là vivre rigoureusement pour ne pas mourir, car aucun plaisir de ce monde ne paroissoit fait pour nous, nous ne tenions à rien, pas même à nous-mêmes ; car la plupart de celles d'entre nous qui étoient en âge de penser n'envisageoient rien dans leur avenir ; on pouvoit disposer d'elles comme on auroit voulu ; la misère et l'isolement où étoit leur cœur bornoient toute leur ambition au soin de leur existence ; on ne pouvoit pas les humilier, et elles n'avoient aucune idée de ce qui pouvoit les élever au-dessus de leur situation.

J'en excepte pourtant deux ou trois qui étoient peut-être d'une origine moins obscure et qui en recevoient une influence involontaire, ou bien auxquelles le hasard avoit fourni la lecture de quelques romans, et qui s'attendoient à se voir enlever d'un jour à l'autre par quelqu'admirateur secret de leur beauté.

Je dois l'avouer, ma vanité très-précoce n'avoit pas de fondement beaucoup plus solide; mais ce linge fin, qui ne m'avoit pas trop frappée d'abord, me sembla d'une plus grande importance, quand je vis la jalousie qu'il excitoit dans mes compagnes; j'imaginai qu'il exigeoit que je prisse un soin particulier de ma petite personne.

La propreté étoit la seule recherche que je pusse avoir; mais je l'avois à l'excès, je n'aimois pas non plus les jeux grossiers et bruyans; et comme je me plaisois avec les personnes plus âgées que moi, avec les religieuses même, je

m'attiroit mille petites préférences que je paroissois mériter, et dont mon orgueil naissant se trouvoit fort bien : plus je grandissois, et plus je voyois aussi qu'on faisoit attention à ma figure.

Apparemment que nos yeux prennent plus de plaisir qu'on ne le croit à la vue d'un visage qui les flatte agréablement ; car il en naît un sentiment de bienveillance et de prédilection qui nous tient souvent lieu des qualités que nous n'avons pas.

Au lieu de penser que la nature nous favorise déjà en nous le donnant, on trouve, sans y réfléchir, qu'elle nous devoit encore plus, et voilà comme je le remarquois par instinct et avant même de raisonner.

Il venoit assez souvent des étrangers dans notre maison, et pour mieux satisfaire leur curiosité, c'étoit presque toujours au réfectoire qu'on les conduisoit.

A quelques pas de moi étoit toujours placée une pauvre enfant d'une laideur et d'une difformité rebutante : elle étoit la plus complaisante, la plus douce de toutes les filles de la maison ; mais elle avoit beau faire on ne lui savoit gré de rien, elle ne faisoit jamais que son devoir, et pour elle ce n'étoit pas assez.

Passoit-il un de ces étrangers dont je parlois tout à l'heure, il en étoit frappé. *Ah! la misérable créature*, entendoit-elle dire en la regardant.

C'étoit bien avec pitié qu'on disoit cela, mais c'étoit avec une pitié sèche et distraite, qui n'alloit pas plus loin.

Bientôt après on venoit à me voir. Quel dommage! disoit-on ; ah! la malheureuse enfant! quel âge a-t-elle?.. Et puis on se parloit à l'oreille, on me fixoit encore, je rougissois beaucoup, j'en étois plus jolie, et je distinguois quelques mots, que je ne devois pas entendre et qui me sembloient vouloir dire que je

n'étois sûrement pas née pour le travail ni pour la misère.

Vous voyez bien que je n'étois pas, comme la pauvre Marie, une *misérable créature*, j'étois une *malheureuse enfant*, et je sentois bien cette différence, quoique je n'eusse pas pu la définir.

Je ne pouvois pas non plus être d'une classe obscure.. Et pourquoi cela? je vous prie... La nature a-t-elle cette complaisance, de disposer de la beauté selon les conditions? Je ne le pense pas; mais j'ai vu depuis qu'on se laisse aller à ce qu'on sent, sans s'embarrasser que la raison l'approuve ou non.

Ce qui ne me nuisoit pas non plus, c'étoit la fierté naturelle de mon caractère. Quelquefois ceux qui m'avoient regardée avec le plus d'attention, s'intéressoient à moi, jusqu'à me glisser quelques pièces d'argent, de manière à ce que je sois la seule à m'en apercevoir.

Je n'osois pas le refuser; mais en fai-

sant une révérence gracieuse et qui montroit que j'étois sensible à cette bonne volonté, je ne me prêtois pas à ce petit mystère ; je m'empressois de la remettre sur-le-champ à la sœur qui se trouvoit de service, et il me semble que mon air, sans être ridiculement fier, vouloit dire que je n'en avois pas besoin. Pas besoin ! lorsque j'étois en ce moment à manger quelques cuillerées de haricots dans une petite assiette d'étain ! ce n'étoit pas trop supposable, et pourtant c'étoit vrai, puisque je ne m'attendois à aucune autre chose, et qu'il ne me venoit pas en pensée de le désirer.

Mais de cette manière ce n'étoit pas moi qui recevois l'aumône... c'étoit pour la maison... En quelque sorte, c'étoit moi, au contraire, qui la faisois, puisque c'étoit par l'intérêt que j'inspirois, qu'on se trouvoit si charitable. On ne s'y trompoit pas, et on voyoit fort bien que ce

n'étoit pas par maladresse que je ne consentois pas à le cacher.

A cette époque, j'avois déjà treize ans, et il n'y avoit plus tant d'enfantillage dans mes manières, que je ne susse les rendre analogues à ma pensée.

Nous étions fort accoutumées à ces visites pendant les repas; mais j'en reçus une, peu de temps après, qui devoit être d'un bien plus grand intérêt pour moi; c'étoit celle de ma bonne négresse, devenue libre par des événemens que je dirai plus tard, et dont le premier soin, en arrivant à Paris, avoit été de me chercher dans la maison où j'étois, et dont elle se rappeloit à merveille.

On n'avoit pas pris la peine de la conduire; mais comme elle connoissoit un peu les êtres, elle étoit arrivée jusqu'au réfectoire, où les enfans seuls faisoient attention à elle, à cause qu'ils en avoient peur, n'ayant jamais vu de femme de cette couleur.

Pour moi, qui étois déjà grande et qui avois été dans quelques promenades, j'en avois vues et j'étois plus surprise qu'effrayée.... Elle nous regardoit toutes l'une après l'autre; je la fixois aussi : tout-à-coup elle s'arrête.

...Ah! maîtresse à moi, petite maîtresse à moi, s'écrie la pauvre Rixa hors d'elle-même.... et elle baise ma robe, mon fichu, mes bras, avant que j'aie le temps de m'en défendre et de savoir si je dois repousser ou répondre à ses caresses... Il se fait un éclat de rire universel, on la croit folle, et la sœur Alexis s'approche tout étonnée de ne l'avoir pas aperçue plus tôt.

Rixa n'a pas le temps de se formaliser de la gaieté fort peu décente qu'elle a excitée, elle est trop heureuse pour avoir de l'humeur; elle veut bien qu'on se moque d'elle, pourvu qu'elle ne me perde pas de vue et qu'elle puisse parler à la mère Saint-Etienne, qu'elle n'a pas oubliée.

Touchée de l'émotion de la bonne négresse, je demande et j'obtiens facilement la permission de sortir de table et de la conduire vers elle; et chemin faisant, elle continue ses caresses et des exclamations auxquelles je ne comprends rien.

Je ne sais que penser, sur-tout en la voyant tirer vivement la pointe de mon fichu et en examiner la marque.

Une S, dit-elle! ah! c'est bien cela! (et c'etoit en effet la première lettre du nom de famille de ma mère; elle n'avoit pas osé en mettre une autre, et c'étoit elle-même qui avoit pris la peine de marquer tout mon linge.)

La mère Saint-Etienne ne revit pas sans intérêt cette Rixa, femme sensible, dont l'attachement étoit si constant; mais la prenant un instant à l'écart, elle la blâma d'ajouter des témoignages de déférence et de respect à ceux de son affection, si elle ne venoit pas apporter quelqu'éclaircissement bien positif à mon sort.

Ce n'est propre, dit-elle, qu'à exciter l'orgueil de cet enfant, dont elle n'a déjà que trop, malgré l'humiliation de son sort.

Rixa soupira et avoua qu'il n'étoit pas changé, que j'étois toujours une malheureuse enfant qui ne pouvoit se réclamer de personne, quoiqu'elle sût fort bien à qui je devois la vie; elle n'avoit pu se défendre de me marquer son respect en voyant combien je ressemblois à ma mère, qui, hélas! n'existoit plus, mais dont j'étois le portrait frappant.

Elle apprit cette fois à la mère Saint-Etienne que le maître qu'elle avoit servi, elle ou sa famille, depuis cinquante ans, lui avoit enfin accordé sa liberté, pour reconnoître le bonheur qu'elle avoit eu de lui sauver la vie dans une occasion fort périlleuse où le feu avoit presqu'entièrement réduit un pavillon qu'il habitoit.

Elle avoit vécu long-temps en Espagne,

où elle avoit appris à faire des broderies d'une beauté merveilleuse, espérant que si je vivois encore, elle pourroit m'apprendre à travailler comme elle, et que cette ressource me mettroit au-dessus de la nécessité.

A la vérité elle étoit trop pauvre encore pour demander à me retirer de cette maison, ayant eu le malheur d'être volée d'une somme assez forte que son maître lui avoit donnée.

Je rapporte de suite les projets et la situation de la bonne Rixa, qui ne s'en expliqua pas dès sa première visite; elle avoit trop à faire de s'interrompre pour m'embrasser, pour me dire que j'étois belle, que j'avois les mains mignones et délicates, et cent mille autres éloges qui me faisoient plus de plaisir dans sa bouche que dans une autre, parcee qu'on voyoit que c'étoit de la meilleure amitié du monde, et puis encore parce qu'elle

n'avoit pas l'air d'y mettre d'art et d'entendre finesse à la flatterie.

Il fut convenu qu'elle viendroit deux jours de chaque semaine me donner des leçons ; car, travaillant, comme on le pense bien, au profit de la maison, il convenoit à tout le monde que mon travail devînt plus lucratif.

Je ne fus pas long-temps sans reconnoître combien le retour de la bonne Rixa étoit un événement heureux pour moi ; c'étoit la première personne qui m'aimât véritablement... j'inspirois quelquefois un intérêt assez vif... j'étois bien vue dans la maison, je plaisois... mais ma présence étoit toujours nécessaire pour inspirer ces sentimens-là, autrement ils passoient et on ne songeoit plus à moi. Quelle différence de la tendresse dans Rixa ! La perte de son petit trésor l'avoit rendue elle-même fort indigente ; les jours où elle ne venoit pas me voir, elle les employoit à travailler sans

relâche, et trouvoit non-seulement le moyen de fournir par cette ressource à ses besoins et à son entretien, mais encore elle remplissoit ses poches de friandises que je ne connoissois pas encore, ou de mille petits cadeaux qui me faisoient un grand plaisir.

De ce nombre étoient de jolis gants qu'on me permit de porter, et qui me servirent à conserver des mains que la nature avoit faites très-belles, et dont ma petite vanité prit grand soin.

Si j'avois refusé toutes ces choses pour lesquelles je m'apercevois fort bien que Rixa se privoit, je l'aurois amèrement affligée, car elle n'avoit pas de plus grand plaisir au monde que de m'en faire.

Involontairement même, lorsqu'elle m'offroit quelque chose, c'étoit encore avec un certain air de déférence et de respect, comme si je lui avois fait bien de l'honneur d'accepter d'une pauvre fille comme elle. Sentiment généreux,

délicat, qui doubloit le prix de ses bienfaits et ne trouvoit pas en moi un cœur né pour l'ingratitude. Combien je l'aimois cette bonne Rixa! Que j'étois loin, malgré l'orgueil dont on m'accusoit, de rougir de sa familiarité avec moi! j'aurois voulu qu'elle fût ma mère, qu'elle m'emmenât pour travailler avec elle, et quelquefois je lui demandois naïvement si elle ne l'étoit pas.

Mais quand elle auroit voulu, comme je le désirois moi-même, me retirer de cette maison, on ne m'auroit pas rendu à une pauvre fille seule, vivant de son travail, et qu'une maladie pouvoit même laisser sans ressource.

Il falloit donc nous voir et nous aimer dans le lieu où j'étois; et comme le premier moyen de la satisfaire étoit de m'appliquer à cette broderie qu'elle m'enseignoit, je m'y appliquois de toutes mes forces, et j'y réussissois à merveille.

Cela me valoit quelques petits privi-

léges, et il n'en est pas qui ne paroissent très-agréables dans l'état de dépendance où j'étois; par exemple, au lieu de travailler sur un banc avec les autres petites filles dont le babil m'étoit insupportable, j'avois une chaise dans l'embrâsure d'une croisée, parce qu'il me falloit, pour mon ouvrage, plus de clarté qu'à toutes les autres, et je travaillois en face d'une grande demoiselle qui étoit comme surveillante de tous les ouvrages de la maison.

Je crois bien que cette grande fille, qu'on appeloit avec beaucoup de respect Mademoiselle l'Etoile, avoit été autrefois, comme moi, pensionnaire de l'hospice; je l'avois ouï dire au moins, mais elle ne s'en souvenoit pas et ne vouloit pas qu'on s'en souvînt. Elle avoit eu des protections, et par dessus tout un amant qui devoit l'épouser, et qui ne l'avoit pas fait, je ne sais pourquoi : c'étoit un homme, à ce qu'il paroissoit, instruit et bien élevé; il avoit voulu lui ensei-

gner tout ce qu'elle n'avoit pu apprendre dans son premier état, la Fable, la Géographie, l'Histoire ; elle en avoit profité, et l'ingrat, en l'abandonnant, lui avoit au moins laissé ce bien-là : du reste, il paroit qu'elle n'étoit pas riche et qu'elle s'adressoit encore à la même bienfaisance qui avoit pris soin de ses premières années.

Mais comme elle se rendoit utile, on payoit ses soins ; elle ne couchoit pas à la maison, s'y rendoit à dix heures du matin seulement et prenoit tous ses repas avec les sœurs.

Voilà quelle étoit sa position.

Pour sa personne, on pouvoit dire qu'elle avoit de la beauté, mais de cette beauté qui n'empêche pas de s'apercevoir tout de suite qu'elle accompagne un cœur sec et un mauvais caractère: elle pouvoit avoir vingt-six ans, sa taille étoit roide et toute sa personne apprêtée ; elle se piquoit de parler très-correctement, et en

effet elle savoit assez bien sa langue ; tout cela la rendoit si vaine, que les petits êtres un peu grossiers qui l'entouroient lui sembloient à peine de la même nature qu'elle; elle les traitoit fort sévèrement, et moi-même, quoique je prisse soin de lui plaire et que j'eusse des manières plus polies que toutes les autres, je ne parus pas lui faire grand plaisir en m'en rapprochant.

Elle m'appeloit *la belle Cécile ;* mais dans sa bouche, et de l'air dont elle le disoit, ce n'étoit pas un éloge, c'étoit un sobriquet.

J'avois toujours envie de lui demander ce que je lui avois fait pour qu'elle m'appelât ainsi.

Voyez pourtant ce que c'est que l'air du visage, le ton de la voix... , puisqu'il change en dureté manifeste jusqu'aux mots les plus doux !

Quoi qu'il en soit, ce rapprochement qu'elle n'avoit pas désiré, nous fut utile

à l'une et à l'autre ; elle s'embarrassoit fort peu que j'eusse de l'instruction et que j'apprisse à penser ; mais quelque part que ce fût, elle ne dédaignoit pas de montrer sa supériorité ; elle aimoit à parler, à citer.

Il lui étoit indifférent que je ne la comprisse pas, pourvu que je l'écoutasse et que j'eusse l'air de porter envie à la grande éducation qu'elle avoit reçue ; je lui donnois sans cesse ce plaisir, et il ne m'en coûtoit qu'une petite cajolerie de plus pour obtenir toutes les explications qui m'étoient nécessaires. . . .

J'acquis, non pas des connoissances, ce seroit trop dire, mais quelque facilité à m'exprimer, je perdis l'usage des trivialités, des commérages, et par comparaison avec tout ce qui m'entouroit j'avois le ton distingué comme la physionomie.

En échange de ce service je lui montrois à faire les broderies que m'avoit apprise Rixa : elles prenoient une vogue infi-

nie ; mais comme elle avoit la vue basse, très-faible, et qu'elle étoit maladroite, elle y gagnoit fort peu, ce qui, à sa grande jalousie, rendoit son travail beaucoup moins lucratif que le mien.

Rixa n'étoit pas naturellement fort discrète ; mais la sœur Saint-Etienne lui avoit si bien prouvé que les notions qu'elle pourroit me donner sur ma naissance ne serviroient qu'à me rendre ma condition plus misérable, qu'elle ne m'écoutoit pas sur ce sujet.

Quand je lui demandois comment elle avoit pu me distinguer et me reconnoître le jour qu'elle étoit venue au réfectoire, elle me disoit que je ressemblois beaucoup à une dame qui avoit été autrefois sa bienfaitrice, et qui étoit morte ; je la lui avois rappelée, et de là étoient venues toutes ses exclamations, comme le tendre intérêt qu'elle avoit tout de suite pris pour moi.

Mademoiselle l'Etoile n'étoit pas tout-

à-fait si réservée. Lorsque je l'interrogeois sur le monde dans lequel elle disoit quelquefois qu'elle avoit vécu : Eh ! pauvre petite, disoit-elle d'un air méprisant, de quoi vous inquiétez-vous ? A quoi vous serviroit de le connoître et de le voir? existe-t-il un monde pour vous, et quelle figure y feriez-vous? Avez-vous un père, une mère, pour vous y présenter? Qui est-ce qui vous connoît, si ce n'est cette pauvre négresse qui vient vous voir ? et savez-vous ce que c'est que les femmes de cette couleur ? de malheureuses esclaves qu'on vend dans leur pays et que l'on considère un peu moins ici que la plupart de nos servantes. Belle protection que celle-là ! comment vous en réclamer !

A la vérité, vous êtes gentille de figure, et c'est bien là votre plus grand malheur... car si vous rencontriez quelque grand seigneur qui vous trouvât à son gré, que

penseroit-il, Cécile? Que vous êtes trop heureuse qu'il daigne faire attention à vous; et quand sa fortune lui permettroit de donner de grosses sommes à des courtisanes et des femmes de spectacle, il penseroit que quelques écus sont bien assez pour acquérir toute sorte de droits sur votre personne, et si vous y consentiez, il vous abandonneroit après, sans seulement se ressouvenir de vous. Pauvre Cécile! ajoutoit-elle, ne songez qu'à vous cacher ici, votre subsistance y est assurée : vous travaillez bien, cela vous vaudra des douceurs, et peut-être qu'un jour on vous trouvera quelque condition où vous aurez des gages, si vous vous comportez bien.

Mademoiselle l'Étoile disoit tout cela d'un ton si triste, si lamentable, qu'on eût dit qu'elle me plaignoit, et pourtant il entroit bien de la dureté dans toutes ses réflexions; elle vouloit m'humilier,

m'empêcher de me montrer où elle étoit, et elle y réussissoit fort bien.

Je devins si sauvage, que dès qu'il paroissoit quelqu'étranger dans la maison, je me cachois, je trouvois des prétextes pour sortir ou pour tourner le dos de manière à ce que mon visage ne fût pas remarqué.

Je me faisois aussi dispenser de toutes les promenades, je ne sortois jamais.

Voyez, disoient les bonnes religieuses de la maison, comme Cécile est modeste, comme elle est raisonnable; ah! qu'elle pense bien pour son âge! car quand on la regarderoit..., quand on diroit qu'elle est jolie, que lui en reviendroit-il? C'est le démon qui tend ses piéges à la jeunesse; mais elle aime la retraite, le travail, le bon Dieu la bénira.

Je rougissois de ces éloges, car je sentois qu'au fond de mon cœur je ne les méritois pas.

Mademoiselle l'Étoile m'avoit appris

beaucoup de choses; mais, entr'autres, c'étoit par elle que je savois que j'étois malheureuse, abandonnée et dans un état abject aux yeux de la société...; j'avois souffert du froid, de la faim, de mille besoins physiques; mais j'ignorois les maux de l'ame et de l'imagination, et elle me les avoit appris.

Je ne voulois pas servir, recevoir des gages..., j'y étois bien décidée, et je ne voulois pas qu'à cet égard mon air propre et ma physionomie tentassent personne; je travaillois assez bien pour ne pas être à charge à la maison, et peut-être bien qu'on ne m'en chasseroit jamais.

Pour ces grands seigneurs auxquels je pourrois faire envie, et qui m'offriroient quelques écus..... mademoiselle l'Étoile m'avoit cru, en m'en parlant, bien plus instruite que je ne l'étois; je n'y comprenois rien du tout, sinon que je pourrois en être maltraitée, méprisée, et je ne savois quelle en seroit la raison; mais

le mieux pour moi étoit de n'être vue de personne, pour que mon sort ne devînt pas plus malheureux.

Et puis, me disois-je à mesure que mon imagination se développoit, il est sûr que quelqu'un m'a placée ici, j'ignore par quelles circonstances; mais si ces circonstances n'étoient pas la misère, seroit-il impossible qu'on vînt m'y réclamer?... Cette marque qu'on m'a faite au bras ne dit-elle pas qu'on a eu cette pensée... Or, voyez comme il seroit agréable si j'appartenois à des personnes d'une classe élevée, de penser qu'on a pu me voir dans les promenades publiques sous les malheureux habits que je suis forcée de porter!

Toute jeune que j'étois, cette idée de l'avenir me donnoit des forces pour soutenir les sacrifices présens, et je ne voulois rien avoir à me reprocher.

Il s'étoit fait beaucoup de changement dans la maison depuis que j'y étois; mais

comme aucun n'en apportoit d'essentiel à notre existence, je ne m'en occupois guère. Il en vint un qui eut des suites extraordinaires pour moi, et ce n'est qu'à cause de cela que je vais en parler.

L'économe de la maison étoit mort depuis trois mois, il venoit d'être remplacé ; c'étoit une espèce de fête dans la maison ; il avoit payé sa bien-venue par un dîner fort bon pour de pauvres filles comme nous, et pour jouir sans doute de notre reconnoissance, il traversa, deux heures après, la salle où nous avions repris notre travail.

A son approche on nous fit lever avec respect, et la récréation qu'il sollicita pour nous lui valut beaucoup de bénédictions.

Peu sensible à ce plaisir et plus calme que mes compagnes, j'en profitai seulement pour examiner cet économe, dont je vais vous faire le portrait.

M. Féru étoit un homme de quarante-huit ans à-peu-près, il étoit gros, court, et peut-être auroit-il été pesant, sans l'attention qu'il prenoit toujours de marcher sur la pointe des pieds, en sautillant avec une vivacité factice, qui prouvoit qu'il n'étoit pas d'accord avec son visage des années qu'il annonçoit.

Ce visage d'ailleurs étoit blanc, frais, bien conservé, c'étoit celui d'un homme qui en fait cas et ne s'épargne point de soin pour paroître encore jeune.

Aucun de ses traits n'étoit précisément mal, et d'après cela j'imagine qu'il se croyoit beau; mais il n'y avoit dans aucuns nulle expression, nulle physionomie, il sembloit que ses yeux gris et un peu gros fussent là uniquement pour son visage; aussi bien ne les voyoit-on guère, car il portoit des conserves et se piquoit d'avoir perdu la vue par l'excès du travail.

Il se trouvoit un contraste frappant

dans le ton et les manières de M. Féru (du moins dans cette maison); l'habitude lui avoit donné un air assez léger, assez mondain même, et il ne disoit pas deux paroles sans y faire entrer la morale ou la religion; la religion sur-tout, qui console de tout et sans laquelle il n'auroit pu survivre à une épouse tendrement aimée et dont il étoit veuf depuis un an.

Il est vrai qu'il étoit doux par caractère et par éducation, qu'il avoit pris nécessairement les mœurs de la classe dans laquelle il étoit né, et puis il avoit eu si peu de mérite a être un bon mari.....; Madame Féru l'aimoit tant..., elle lui trouvoit tant d'esprit, elle attachoit tant de prix aux connoissances qu'il avoit acquises; elle se trouvoit si flattée de la manière dont il étoit accueilli dans les meilleures sociétés de Lyon (où il avoit eu la même place qu'il venoit d'obtenir à Paris), il avoit tant d'amis....., tant de protec-

teurs..., tant de protégés aussi.... On savoit tout cela en une demi-heure; et comme c'étoit dans la bouche des absens ou des morts qu'il plaçoit son éloge, on ne le démentoit jamais.

Toute cette vanité n'étoit pas trop grossière avec de bonnes filles, simples, pieuses, charitables, qui lui croyoient d'avance toutes les vertus possibles, puisqu'il étoit envoyé par l'archevêque de Lyon, et qu'il étoit du pays de leur directeur.

J'en reviens à la visite de M. Féru, qui avoit l'air d'examiner et de se connoître à tout.

Il arriva près de cette croisée où nous brodions, mademoiselle l'Etoile et moi. Elle l'avoit suivi des yeux, elle s'y attendoit, et quand elle pensa qu'il pouvoit lavoir, elle lui fit une grande révérence, qui l'engagea d'approcher.

J'ai déjà dit que mademoiselle l'Étoile étoit assez bien mise et ne portoit pas

l'habit de la maison, c'étoit assez pour être remarquée de M. l'économe, qui s'approcha d'un air gracieux et pour ainsi dire galant.

Elle s'en aperçut sans doute, car du regard le plus significatif elle m'ordonna de m'éloigner; je compris cet ordre et ne me le fis pas répéter.

Je poussai deux ou trois personnes qui se pressoient pour voir de plus près M. Féru, je me glissai derrière un grand volet qui fermoit dans l'intérieur de la salle, et me cachai, sans m'écarter de plus de dix à douze pas.

M. l'économe devinant bien que mademoiselle l'Étoile avoit la prétention de lui parler, s'approcha d'elle. — Vous faites là un bien bel ouvrage, lui dit-il, en se baissant sur celui qu'elle avoit à la main? — Mon dieu, je le commence à l'instant, et il seroit bien impossible d'en juger. — C'est vrai, dit la supérieure, qui accompagnoit M. Féru (mais qui

étant fort âgée, marchoit lentement et ne se trouvoit là qu'après lui); mais vous serez bien aise de voir celui de Cécile..... Eh bien! où est-elle donc cette petite... Cécile! Cécile!

— Oh! n'appelez point, reprit mademoiselle l'Étoile d'un ton fort sec, est-ce qu'on sait jamais où elle est! elle court sûrement dans les jardins; quand il s'agit de quitter le travail, elle ne se le fait pas dire deux fois.

J'entendis ce peu de mots derrière mon volet, et je parus tout-à-coup si indignée contre mademoiselle l'Étoile, que je ne la ménageai point.

Mademoiselle sait bien que je ne suis pas loin, dis-je à la supérieure, car il n'y a qu'un moment qu'elle m'a fait signe de m'en aller, quand elle a vu venir monsieur.

La bonne religieuse connoissoit la petite jalousie de mademoiselle l'Étoile, elle crut sans doute que je disois la vérité;

mais qu'il n'étoit pas convenable de me donner raison. — Paix, paix, reprit-elle d'un air sévère, il ne s'agit pas de cela, c'est cette broderie qu'il faut voir... Voyons, avez-vous quelque chose de fait?

Je triomphai pour lors, et ouvrant de suite un carton qui renfermoit une garniture charmante et de plusieurs aunes, j'osai dire à demi-voix que c'étoit l'ouvrage de la semaine.

M. Féru mit ses yeux dessus et s'écria que c'étoit admirable; qu'il venoit d'un pays où l'on travailloit comme les fées, et qu'il n'avoit rien vu de comparable à cela. On lui dit que c'étoit une pauvre négresse qui m'aimoit beaucoup, qui m'avoit donné des leçons.

Il tenoit toujours cette mousseline entre ses doigts, avec l'air de la considérer; mais je voyois fort bien que c'étoit moi qu'il regardoit, et d'un air enchanté et surpris de me trouver si jolie.

C'est bien, en vérité c'est bien, ajouta-t-il, il est bon et utile d'avoir du talent, c'est une grande recommandation pour une jeune fille; mais la vertu, la modestie passe avant; souvenez-vous-en Cécile, je m'intéresserai à vous, si madame me répond de vos mœurs. Après avoir dit ce peu de mots d'un grand air de dignité et de protection, il se retourna, salua froidement mademoiselle l'Étoile, qui me rendit en humeur et en brusquerie ce que je lui avois valu de dépit et de mortification.

Huit jours après, madame la supérieure me fit appeler; cela m'inquiéta beaucoup, je ne doutois pas que ma compagne ne cherchât l'occasion de se venger de la malice que je lui avois faite: elle étoit bien capable d'inventer quelque noirceur pour me perdre, et je n'étois pas sûre qu'on ne la crût pas plutôt que moi.

J'arrivai donc toute tremblante; mais

cette anxiété ne fut pas longue. — Approchez donc, Cécile, me dit la supérieure, vous savez bien que j'aime ici tous les enfans que le bon Dieu m'a donnés; et quand il les bénit, qu'il leur envoie quelqu'appui, je suis récompensée dans ce monde, du bien que j'ai pu leur faire; elle me tendit la main que je baisai respectueusement, et elle continua : M. l'économe, que vous avez vu l'autre jour, vous veut du bien : il est riche, il connoît bien des dames respectables, et il peut vous rendre, par leur moyen, de grands services. — Ah! madame! comment ai-je pu mériter son intérêt.... — D'abord parce que votre travail lui a fait plaisir et qu'il vous croit laborieuse et sage, et puis parce que vous ressemblez étonnamment, à ce qu'il dit, à une fille qu'il a perdue et qui auroit aujourd'hui votre âge; il dit que vous avez ses yeux, sa taille, et le cher homme ne peut retenir ses larmes en parlant de la perte

qu'il a faite. Voilà de ses hasards, Cécile, dont il faut bénir la providence : il n'y a pas de mérite à vous de ressembler à mademoiselle Féru ; mais c'est un bonheur, et il ne vous est pas défendu d'en profiter : rendez-vous donc digne des bontés de vôtre protecteur, et soyez docile à ses conseils. S'il vous mène chez quelques dames, il vous dira comment il faut vous y conduire, et il le saura mieux que moi ; car, voyez-vous, mon enfant, je suis vieille, religieuse depuis trente-sept ans, et je ne me souviens plus du monde ; mais je me souviens de ce que la religion enseigne par-tout, c'est d'être modeste, réservée, prudente, sans écouter les flatteries des hommes, qui ne cherchent qu'à perdre les jeunes filles, en leur inspirant de la vanité sur leurs agrémens : vous n'en manquez pas, Cécile ; mais c'est un péril plutôt qu'un avantage, retenez-bien cela. M. Féru, qui est un homme, vous le dira lui-même ; car,

outre qu'il n'est plus jeune, il est pieux et homme de bien s'il en fût jamais, vous lui rappelez sa pauvre Zoé, tâchez que ce soit en tout et pour lui donner quelque consolation.

Il n'est pas nécessaire de parler de cela à mademoiselle l'Étoile, la gouvernante de M. Féru viendra vous chercher au premier jour, et nos sœurs sont prévenues que je vous permets de l'accompagner.

Ne manquez pas de porter vos broderies, car il s'agit d'une grande dame qui marie sa nièce et vous occupera pour son trousseau; j'aurai soin qu'il vous reste quelque chose de l'argent que vous allez gagner. Je fis une profonde révérence, dans laquelle je crois que ma joie et ma soumission étoient peintes, car j'entendis la bonne supérieure qui disoit entre ses dents, où a-t-elle donc pris ces airs nobles et gracieux...? on diroit une demoiselle. Elle se tut aussitôt, car

elle n'avoit pas l'intention que je l'entendisse et de me donner trop d'orgueil.

J'allai me rasseoir à côté de mademoiselle l'Étoile, qui étoit bien curieuse de savoir pourquoi madame la supérieure m'avoit appelée. Est-ce pour de l'ouvrage, me disoit-elle... elle auroit bien raison : au moins, Cécile, je sais bien que vous travaillez mieux que moi, je n'en suis pas jalouse, et comment le serois-je ! avec tout ce que je sais, j'ai plus d'une ressource...., je pourrois être maîtresse dans une pension, ou demoiselle de compagnie chez quelque grande dame, au lieu que vous, ma pauvre petite, on vous occupera, on vous paiera et tout sera dit.

Cela n'étoit-il pas bien encourageant, quand on ne m'auroit pas recommandé le silence ! mais j'étois trop contente intérieurement pour prendre les choses en mauvaise part ; je fis bien des complimens à mademoiselle l'Étoile sur toute sa science ; mais je ne satisfis point sa curiosité.

J'avois bien des réflexions à faire sur cette bonne volonté de M. Féru, je ne saurois dire par quel instinct secret elle m'étoit un peu suspecte; il me sembloit qu'un homme de bien, comme il l'étoit, n'avoit pas tant besoin de mettre ainsi toute sa vertu en avant. Et puis, je m'en voulois d'y trouver à redire, il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit attaché à la maison, il falloit bien qu'il s'y fît connoître sous ce rapport.

Je ressemblois à sa fille, rien de si naturel, cela arrive tous les jours; c'étoit sûrement pour cela qu'il m'avoit tant fixée en faisant semblant d'examiner ma broderie. Je ne me rappelois pas, à la vérité, qu'il eût eu l'air attendri ce jour-là, toute cette sensibilité étoit venue depuis; mais qu'avois-je encore besoin de faire cette remarque, est-ce que j'avois du penchant à l'ingratitude?... Est-ce que je suis méchante? j'espère que non.

Cinq jours s'écoulèrent sans nouvelles

de M. Féru, j'en étois fâchée ; mais en attendant, je mettois dans ma toilette plus de soin et surtout plus de propreté. Ma bonne Rixa, qui venoit toujours me voir deux fois par semaine, m'avoit fait présent d'un petit miroir de trois ou quatre pouces de large, je m'y regardois tous les matins, je soupirois en voyant cette cornette qui n'étoit pas favorable à la figure, et je m'étonnois encore que je pusse rappeler mademoiselle Féru avec des vêtemens sans doute si différens des siens.

Le sixième jour, d'assez bonne heure, et comme nous étions toutes rassemblées dans la salle du travail, je vis entrer une vieille fille vêtue comme à la campagne, et qui avoit tout l'air d'une domestique ; elle étoit un peu voûtée, n'y voyoit presque pas, et nous regardoit l'une après l'autre sous le nez, s'imaginant sans doute qu'elle devoit me reconnoître sur le portrait qu'on lui avoit fait de moi,

sans qu'elle eût besoin de me demander sous mon nom.

Tiens, disoit grossièrement toutes ces petites filles, qu'est-ce que nous veut donc la mère Bobi..., encore si elle mettoit ses lunettes, il y a place sur son nez, elle ne seroit pas obligée de nous reluquer de si près...; et son dos, comme il est rond...! Dites donc, la mère, est-ce aujourd'hui que vous avez cent ans? et mille autres sottises accompagnées de grands rires de celles qui ne disoient rien et qui trouvoient bien de l'esprit à toutes ces gentillesses-là.

Il me vint tout à-coup en pensée que cette bonne femme étoit peut-être la gouvernante de M. Féru; elle prenoit beaucoup d'humeur, grondoit entre ses dents, et je vis le moment où elle alloit sortir sans venir du côté où j'étois; cela me donna la hardiesse de me lever et d'aller à elle.

Madame, lui dis-je, en m'approchant

de son oreille, ne seroit-ce pas une fille, nommée Cécile, que vous veniez chercher ici ?—Cécile, Cécile, qu'est-ce qui dit cela, dit-elle en se redressant? c'est de la part de M. Féru, est-ce vous, ma petite ?.... — Oui, madame, et je vais demander la permission de vous suivre. — A la bonne heure; mais dépêchez-vous : toute cette jeunesse est d'une insolence..., cela insulte à l'âge, comme si elle ne devoit pas y venir; toute vieille que je suis, j'ai encore ma mère, moi, voyez si elles en pourroient dire autant.

Cette réflexion me fit soupirer ; mais la pauvre femme étoit fort en colère et ne disoit pas cela pour moi.

Passons par ici, lui dis-je, vous serez dehors tout de suite ; venez, madame, prenez mon bras.

Je ne suis pas madame, reprit-elle d'un ton fort doux, je suis Nanette tout court, et je serai volontiers Nanette, votre bonne amie, parce que vous êtes honnête

vous ! M. Féru vous demande sans doute pour vous donner des secours, hé bien, il a raison ; il vous a distinguée au milieu de toute cette canaille... En ce moment, nous étions dans la cour, elle me regarda fixement, je crois bien vraiment... Ah ! ma petite, quel joli air vous avez ! heim, dit-elle, en secouant la tête, il y a bien du péril à faire la charité à ce visage-là.

Ce mot de charité ne plaisoit pas trop à mon oreille, elle ne vouloit pas s'y accoutumer ; mais je n'avois pas envie de chicaner Nanette, dont la prompte amitié me faisoit grand plaisir.

Je lui promis qu'une autre fois je sortirois dès que je la verrois entrer, car sans cela elle ne vouloit plus revenir.

M. Féru demeuroit tout au fond d'une seconde cour, où il avoit un très-beau logement ; Nanette me conduisit jusqu'à la porte de son cabinet, l'ouvrit en lui disant : Monsieur, voilà mademoiselle Cécile ; et se retira. Cette bonne fille

avoit dit mademoiselle Cécile, sans doute en se souvenant que je l'avois appelée madame : j'aurois souri partout ailleurs de sa reconnoissance ; mais là, j'étois si troublée, si tremblante, que je ne pensois guère à rire, et je restai debout à la porte, attendant toujours qu'il me dît d'avancer ; mais je pense qu'il ne m'avoit pas vu.

Il étoit assis dans un grand fauteuil de maroquin vert ; des livres d'une grosseur énorme étoient sur son bureau, d'un côté, et de l'autre une vingtaine de lettres dont plusieurs étoient encore cachetées.

Il les ouvroit, en déchiroit plusieurs d'un air méprisant, et avoit, en tout, l'air d'un homme d'importance extrêmement occupé.

Il ne paroissoit pas se douter que je fusse là, et comme cela commençoit à me donner bien de l'impatience, j'imaginai de tousser assez fort pour qu'il fût forcé de lever les yeux.

— Bah, dit-il, est-ce qu'il y a quelqu'un ici? — Monsieur, c'est Cécile que mademoiselle Nanette est venue chercher de votre part. — Cécile! ah! oui, je m'en ressouviens; avancez petite; est-ce qu'il y a long-temps que vous êtes là? — Monsieur, je suis faite pour attendre. — Cela est juste, mon enfant; mais je ne cherche point à vous en imposer, moi; vous m'avez inspiré le dessein de vous être utile, approchez.... Approchez donc, Cécile. J'avançai avec beaucoup de timidité; je n'osois m'asseoir. M. l'économe étoit un très-grand seigneur pour moi. Il me força de prendre une chaise de l'autre côté de ce bureau qui étoit entre nous et qu'il débarrassa avec une grande vivacité.

Je vous ai fait appeler, continua M. Féru, parce que j'attendois ce matin madame la marquise de***, fort riche, qui me considère infiniment et qui, à ma recommandation, vous fera travailler en vous payant quatre fois autant qu'une

autre; mais elle étoit un peu malade hier, l'heure est passée, et je crois qu'elle ne viendra plus aujourd'hui. Nanette avoit préparé le chocolat, nous le prendrons sans elle; n'est-ce pas votre avis, Cécile? Monsieur, j'ai déjeuné à la maison.—Et ce déjeuner-là étoit donc bien bon, qu'on ne puisse pas recommencer? vous n'aimez pas le chocolat peut être? — Je n'en sais rien, monsieur, je n'en ai jamais pris. — Jamais! s'écria-t-il, jamais! ah! la pauvre malheureuse, et quel âge avez-vous donc, Cécile?—J'ai quinze ans du mois dernier. — Et quinze ans de privation..., de souffrance, ô providence divine! vous avez décidé qu'il y auroit un terme à ses peines et que je serois l'instrument de vos faveurs! Nous causerons, Cécile; mais déjeunons avant, car je m'attendrirois trop et ne pourrois plus manger. Nanette! Nanette!

Nanette vint, couvrit la table du linge le plus fin, apporta deux grandes tasses

d'une porcelaine toute dorée, que je prenois pour de l'or même; vinrent ensuite les cafetières d'argent, les couverts, les flacons de cristal. Jamais de mes jours je n'avois rien vu de semblable, je n'osois toucher à rien. M. Féru s'en apercevoit... sourioit, se frottoit les mains, et voyoit avec un sensible plaisir l'idée que je prenois de sa magnificence.

Nanette apporta encore un excellent pâté, des truffes, des oranges, des confitures, des vins de liqueur : que de choses dont je n'avois pas la moindre idée, et qui, je l'avoue, me firent assez de plaisir !

M. Féru mangeoit beaucoup et se plaisoit à me faire raconter la mauvaise chère que je faisois ordinairement : ce n'étoit pas par dureté toutefois, puisqu'en même temps il me faisoit entendre qu'il adouciroit mon sort, sur ce point comme sur tous les autres. Pendant ce petit repas je perdois un peu de la contrainte et

de l'embarras que j'avois eus en arrivant près de lui. Que je le trouvois bon et et généreux de faire ainsi attention aux misères d'une pauvre fille comme moi! je le regardois avec des yeux pleins de reconnoissance, et cette expression sans doute l'encouragea; il écarta un peu la table qui nous séparoit, et se rapprochant de moi, il me prit les mains que je n'osai pas retirer.—Que vous êtes belle, Cécile, me dit-il, en me fixant d'un air qui me fit beaucoup rougir, je n'ai, de ma vie, vu tant de fraîcheur, de si beaux yeux..., de si belles dents; mais ne pensez pourtant pas que ce soit pour cela que je vous aime; oh! non, en vérité, avec mes principes, ma piété, tout cela est bien peu de chose. Vous a-t-on dit, Cécile, pourquoi votre vue a fait tant d'impression sur moi? — Madame la supérieure m'a dit, monsieur, que j'avois le bonheur de ressembler à une personne qui vous étoit bien chère et que

vous avez eu le malheur de perdre. — Cela est vrai, mon enfant, et plus je vous vois, plus cette ressemblance me frappe et m'attendrit.... C'est le regard, le sourire de ma pauvre Zoé... Et pensez-vous que ce soit le hasard qui m'ait amené dans cette maison tout exprès pour trouver cela? soyez sûre que c'est votre bon ange et en même temps le mien, car j'avoue que si vous vous comportez bien, Cécile, j'aurai plus de plaisir à vous faire du bien qu'à une autre.—Monsieur, tant de bonté me confond, m'embarrasse, et je ne sais comment je dois y répondre. — En ressemblant de caractère comme de figure à ma pauvre Zoé, en m'aimant comme elle m'aimoit.., entendez-vous, mon enfant...; mais aurez-vous jamais sa confiance, sa tendresse, sa docilité?... — Oh! pour la docilité, répondis-je, je serois bien ingrate si j'en manquois, c'est mon devoir d'abord, et puis c'est encore mon inclination. — Voilà comme ma pauvre Zoé auroit répondu, c'est son visage,

c'est son ame : ah! que cette ressemblance me touche... , quel souvenir elle me rappelle! et M. Féru se couvrit le visage et les yeux de son mouchoir, comme s'il vouloit me dérober ses larmes.

Assurément je ne doutai pas qu'il n'en versât, et fort émue moi-même, je m'enhardis à lui dire : Mon dieu, monsieur, pourquoi voulez-vous me voir? vous voyez bien qu'au lieu de vous consoler, je renouvelle votre peine : j'aime bien mieux être privée de toutes les bontés dont vous venez de me parler, que d'augmenter votre chagrin. J'ai beau ressembler à cette demoiselle Zoé que vous pleurez, hélas! ce n'est point elle; je ne vous suis rien, je ne suis qu'une fille sans éducation, sans famille; à tout moment vous découvrirez en quoi je diffère de celle que vous avez perdue, et cette comparaison vous fera regretter vos bienfaits... — Non, non, Cécile, je ne regretterai rien, si vous êtes reconnois-

sante, si vous êtes sensible..., et je vous ferai tant de bien que vous en serez étonnée vous-même; cette éducation dont vous parlez, je ne trouve pas qu'elle vous manque autant que vous le dites, j'ai vu de votre écriture chez votre supérieure, elle est fort bonne, et vous savez bien le français; il me semble aussi que vous vous expliquez en très-bons termes : qui est-ce donc qui vous a appris tout cela!

— Mais je dois beaucoup à cette grande demoiselle que vous avez saluée, Monsieur. — Bah! est-ce qu'elle est votre amie, Cécile? Je ne m'en soucierois guères;... je ne veux pas que vous ayez d'autres amis que moi; je vous défends même de lui dire que je vous ai fait déjeuner avec moi, entendez-vous, Cécile: dans les choses les plus innocentes,... les plus simples, j'exige la plus grande discrétion; et avant de nous quitter, écoutez-moi : je vais vous remettre quelques

aunes d'une superbe mousseline des Indes que j'ai achetée pour vous; coupez-en de quoi en faire une belle garniture de robe, et dites que, ne pouvant venir elle-même, c'est une grande dame de mes amies qui vous a envoyé cela. Mettez-vous à l'ouvrage de suite, et d'ici à huit jours je dirai que cette dame veut juger si votre ouvrage est à son goût. Nanette ira vous prendre et je reverrai encore ma petite Cécile:... non pas Cécile, reprit-il en soupirant, ma chère Zoé; car je finirai par vous donner ce nom et vous confondre dans mon cœur.

Ces derniers mots me pénétrèrent de sensibilité, et j'en avois besoin, car la petite ruse de M. Féru me choquoit un peu: ce n'étoit pas aller tout droit que de parler de cette grande dame qui ne pensoit pas à moi,... qui n'avoit pas donné cette mousseline.... J'avois déjà de petits mensonges à faire; mais comment s'arrêter à tout cela, quand c'est

un protecteur, quand c'est un père qui parle, et M. Féru disoit de tant de manières qu'il vouloit être le mien !....

Je promis tout ce qu'il voulut, et je le quittai avec l'impatience de le revoir. Mon cœur étoit plein de sensibilité, d'espérance et de bonheur, j'avois besoin de l'épancher, mais je sentois que je n'avois personne autour de moi digne de ma confidence et je fus plus heureuse que jamais ce jour-là, car il n'y avoit pas deux heures que j'étois rentrée, lorsque ma bonne Rixa arriva.

On ne m'avoit pas recommandé le secret avec elle; elle détestoit cordialement mademoiselle l'Etoile, et j'étois bien sûre qu'elle ne parleroit pas. J'obtins donc la liberté de la conduire au jardin, où je lui racontai avec enthousiasme ma matinée, mon déjeuner et mon avenir; car ce n'est que l'expérience qui nous apprend à douter des hommes et du bonheur. A quinze ans on ne croit

que son cœur, et comme il est incapable de tromper, on ne devine point ce que l'on pourroit craindre; tout ce qu'on souhaite devient certain. Ce n'est que dans le monde que cette triste prévoyance devance quelquefois les années; mais je n'y vivois pas, et ma chère négresse étoit la femme du monde la moins capable de m'éclairer : rien de tout ce que je lui dis ne l'étonna.

Qu'on se prît du plus tendre intérêt pour moi, qu'on voulût me tirer de la misère,... m'adopter,... cela lui paraissoit tout naturel, elle s'y étoit toujours attendue; elle alla bien plus loin... M. Féru s'ennuyeroit bientôt de ne me voir que rarement et seulement pour faire voir mes broderies; elle ajouta que, si je me comportois bien...., si je n'avois pas l'air de m'apercevoir qu'il étoit trop vieux pour moi, il étoit sûr qu'il m'épouseroit;... et qu'est-ce que fait l'âge, quand il s'agit d'une fortune assurée! mon Dieu, que j'aime-

rois à vous voir madame Féru, après avoir été la pauvre Cécile,.. une malheureuse enfant, enfant abandonnée !.... Et cette fière mademoiselle l'Etoile, elle en mourroit de jalousie ! il faudroit bien qu'elle se levât quand madame l'économe entreroit, sinon elle seroit renvoyée... Et M. Féru, qu'auroit-il de mieux à faire au monde; un vieux garçon tout seul et que je soignerois si bien.... Si je n'avois pas d'amour pour lui, je ferois mon devoir en honnête femme; nous pourrions encore avoir un enfant ou deux; cela ne vaudroit-il pas mieux que de pleurer sa Zoé qui, au bout du compte, ne pouvoit pas revenir? Enfin je ne finirois pas, si je citois tout ce que la bonne Rixa imaginoit dans sa foiblesse pour moi et qui étoit bien fait pour exalter mon imagination; d'ailleurs j'avois toute confiance en elle, je ne voyois que par ses yeux, et quoique je ne sentisse aucun penchant pour M. Féru (je dis de ce

penchant qui mène si vite à l'amour), j'étois au moins très-reconnoissante, très-touchée de son affection pour moi ; et cette disposition jointe à l'idée d'une meilleure fortune, me faisoit souscrire de très-bon cœur aux espérances de ma bonne amie.

Elle me recommanda d'être le plus joli et le plus aimable que je pourrois ; elle n'y voyoit pas de mal. Il faut bien plaire à un homme pour le déterminer à vous épouser, quand on n'a pas de bien à lui apporter. Tout étoit innocent à ses yeux, et rien assurément ne l'étoit plus que son cœur.

J'allai reprendre ma place et mon ouvrage auprès de mademoiselle l'Étoile ; mais je n'étois déjà plus la même : j'étois rêveuse, préoccupée et si contente de moi-même, que cela devoit paroître sur mon visage. Mademoiselle l'Etoile s'y connoissoit, et s'en aperçut bien. Elle vouloit me plaisanter ; c'étoit avec tant

d'ironie et d'amertume, que j'aurois fort bien pu m'en fâcher ; mais je voyois qu'elle parloit ainsi par jalousie : je la plaignois de ce vilain sentiment-là, et je crus la consoler en lui disant que j'avois parlé d'elle à M. Féru. (Il n'y avoit pas de mystère à faire de cette visite, Nanette m'avoit emmenée devant tout le monde ; il n'y avoit que du déjeuner dont je ne devois pas parler.)

Comment, Cécile, dit mademoiselle l'Etoile, M. Féru t'a parlé de moi ? et qu'est-ce qu'il t'en a dit ? est-ce qu'un saint homme comme lui s'aperçoit si une femme est jolie ? parle donc, Cécile, n'oses-tu pas répéter ce qu'il t'a dit? oh ! va, ne crains pas de me rendre trop vaine.... peut-être bien que je ne l'ai pas attendu pour savoir comment je suis. — Ce n'est pas cela, mademoiselle : il ne m'a rien dit de votre figure ; mais comme il s'étonnoit que je susse si bien écrire et si bien parler, j'ai cru qu'il

étoit de mon devoir de lui dire que c'étoit à vous que je devois tout cela.

Comment! reprit-elle avec dépit, il ne vous a dit que cela? bel éloge vraiment! Voyez donc quel honneur pour moi d'avoir instruit mademoiselle Cécile! n'y a-t-il pas bien de quoi se récrier sur une si belle élève! Tenez, ma fille, votre M. Féru est un sot et peut-être quelque chose de pis.... le temps nous dira tout, mais je ne veux plus en entendre parler, souviens-toi de cela, Cécile; j'ai toujours eu mauvaise opinion de cet homme-là.

Cette humeur étoit si maladroite, qu'elle ne me fit faire aucune réflexion défavorable contre M. Féru, et je consentis volontiers à ne plus parler de lui.

Je travaillai avec une émulation nouvelle. Je n'avois jamais rien fait de si beau; et tout en comptant impatiemment les jours, je vis arriver celui où M. Féru devoit m'envoyer chercher.

C'étoit un mercredi, et malheureuse-

ment ce n'étoit pas le jour où on nous donnoit du linge blanc ; mais comme le mien n'étoit pas celui de la maison, et que j'en avois une quantité considérable que ma bonne Rixa entretenoit avec le plus grand soin, la sœur Saint-Étienne ne fit pas difficulté de me satisfaire, et je fis autant de toilette qu'il étoit possible avec mes habits, qui étoient grossiers, et dont je me sentois déjà plus humiliée qu'à l'ordinaire.

Hélas ! la vanité est le péché originel de notre sexe. Depuis huit jours je pensois à tous les agrémens que peuvent procurer la fortune... des domestiques... une bonne table, une voiture peut-être. Il y a bien du plaisir à tout cela ; mais ce n'est pas là où mon imagination s'arrêtoit. Je m'habillois (dans ma pensée) comme madame Féru devoit s'habiller : une jolie robe de soie,... une coiffure de dentelle, un beau schall,... mes beaux cheveux bouclés... arrangés par les mains d'un

coiffeur ; je ne me reconnoissois plus ; j'entendois dire autour de moi : Comme cela lui va bien !... en vérité elle n'est pas empruntée du tout sous ces habits-là :... et je saluerois tout le monde,... je ne serois pas fière, je ferois du bien à toute la maison (même à mademoiselle l'Étoile) Oh ! comme on est bon et généreux quand l'amour-propre est satisfait ! il n'y a qu'à y gagner.

Tel bien qu'on soit, la méchanceté, la haine peuvent trouver quelque chose à dire ; mais la bonté, la bienfaisance ferment la bouche, on tourne la calomnie contre le calomniateur : quand je m'abandonnois à ces pensées, je croyois déjà y être.

J'étois toute surprise qu'on me nommât tout simplement Cécile, et qu'on me parlât avec familiarité.

Je répondois par habitude, mais je souriois intérieurement de la surprise où on seroit bientôt, car je ne formois

presque pas de doute, qu'avant peu de temps M. Féru ne m'épousât, et je sentois plus de désir que de crainte de le revoir.

Il me sembloit même que je l'aimois, et ma tête et mon cœur étoient remplis d'illusions, que ma seconde visite ne détruisit pas.

Nanette parut, en un moment je fus près d'elle, et sa conversation pendant le court trajet que nous fîmes ensemble, ne changea rien à ma confiance. — Oh! comme monsieur vous aime, me dit cette bonne fille! je n'ai pas connu cette demoiselle Zoé, à laquelle il dit que vous ressemblez si fort; car, voyez-vous, ma chère petite, je ne suis à son service que depuis qu'il est à Paris; mais, toute sa fille qu'elle étoit, il ne pouvoit pas l'aimer mieux qu'il ne vous chérit..., c'est un grand bonheur, et pourtant il faut prendre garde à vous, mon enfant... Un saint est un homme comme un autre,

et le diable qui sait cela, fait tout ce qu'il peut pour les tenter; n'allez pas dire que je vous dis cela du moins...; mais c'est qu'on a été jeune dans son temps... Allons, nous voilà arrivées, je n'ai plus besoin d'avertir monsieur, il vous attend.

La porte étoit entr'ouverte; dès qu'il m'aperçut, il vint me prendre par la main. Ce n'étoit plus ces grands airs d'importance qu'il avoit eus la première fois, il ne se soucioit plus que j'aie peur de lui, et en effet je n'en avois plus peur.

Je voyois bien qu'il me trouvoit jolie, qu'il avoit envie de me plaire, et que, toute malheureuse que j'étois, j'avois le pouvoir de l'affliger ou de le réjouir; comme il avoit, par d'autres raisons, le même avantage vis-à-vis de moi; aussi je me laissai conduire auprès du feu, et je vis avec grand plaisir qu'il ne me parloit pas tout de suite de cet ouvrage qui véritablement n'étoit qu'un prétexte, et sans

lequel je savois bien qu'il étoit bien aise de me voir.

Vous mourez de froid, me dit-il en ôtant doucement mes gants et réchauffant mes mains dans les siennes, pauvre enfant! que cela me coûte de vous voir ainsi souffrir! prenez patience, cela ne durera pas.. Voyons, Cécile, qu'avez-vous dit, à la maison?—Monsieur, on ne m'a pas interrogée, et quand on l'auroit fait, je n'aurois pas manqué de discrétion et d'obéissance envers vous.

— Cher enfant, qui ne s'intéresseroit pas à votre sort! nous allons prendre quelque petite chose, je n'aime pas à sortir à jeun, et puis je vous menerai chez la marquise... Elle est dans les meilleures intentions pour vous... Lui portez-vous quelque chose...? avez-vous un peu travaillé? — Oh! beaucoup, et avec tant de plaisir... ; mais, monsieur, est-il donc bien nécessaire que je voie cette grande dame? Si j'osois vous dire...

— Parlez-moi avec franchise, Cécile; qu'y a-t-il là qui vous fasse de la peine?... Vous baissez les yeux... : je crois y voir des larmes, parlez vite, je ne puis souffrir de vous causer quelque chagrin. — Ah ! monsieur, c'est que vous allez me trouver bien ridicule... : quand on est comme moi, il ne convient pas d'être fière..., il faut peut-être paroître ce qu'on est, sans en rougir, car enfin ce n'est pas ma faute, mais... — Achevez, Cécile, achevez... — Cet habit... ah, monsieur, cet habit, c'est celui de l'indigence... , de l'indigence et de l'abandon, et je me mis à sanglotter, sans pouvoir me retenir, et peut-être sans le vouloir non plus, car je voulois bien que M. Féru fût touché et qu'il perdît l'envie de me mener nulle part avec ces vêtemens-là. — Que direz-vous, Cécile, reprit M. Féru d'un air joyeux, que direz-vous si j'ai prévu tout cela? Vous avez l'ame délicate, Cécile, cela prouve en votre faveur, et je

vous en aime mieux; je ne voudrois pas non plus que ma Cécile inspirât de la pitié à personne; mais encore une fois déjeûnons, vous avez beau être impatiente, vous ne saurez rien avant.

—Déjeûnons donc, lui dis-je en le regardant avec bien de l'amitié et en essuyant mes larmes, de quoi pourroit-on être inquiète avec un protecteur tel que vous!

—Ne dites pas protecteur, Cécile; je serai, si vous le voulez, beaucoup plus, et j'ai autant besoin de vous, à présent, que vous avez cru avoir besoin de moi. Ah! combien je goûtai ce propos! l'esprit prévenu comme je l'étois, je n'y trouvai pas la moindre obscurité; et quand M. Féru m'auroit dit, voilà le notaire, Cécile, et c'est demain que je vous épouse, je ne m'en serois pas cru plus assurée; aussi m'abandonnant à ma joie qui étoit bien légitime, je me jetai à son cou et je l'embrassai.

Il ne s'étoit pas attendu à cette action;

il en fut si troublé, si hors de lui, que, dans le premier moment, il ne fit que me soutenir dans ses bras, sans me rendre mon baiser; j'eus le temps de m'en apercevoir et de m'imaginer qu'il étoit peut-être offensé de la liberté que j'avois prise. — Ah! pardon, pardon, m'écriai-je, ma reconnoissance m'égare, et je me suis sans doute oubliée. — Non, non, Cécile, tu m'enchantes, tu me ravis de te trouver si sensible pour le bien que je veux te faire..., car je n'ai rien fait encore; mais j'avois besoin de connoître ton cœur, j'en suis content et je me fierai à toi..., je suis encore tout ému de ta sensibilité; mais calmons-nous, mon enfant, Nanette peut entrer d'un moment à l'autre, et ce n'est que quand nous sommes sans témoins qu'il faut te livrer à ton bon cœur.

M. Féru sonna, et Nanette apporta un fort joli déjeûner, mais que nous prîmes à la hâte; car, comme nous devions

passer toute la journée ensemble, il ne se soucioit pas de me garder long-temps chez lui.

Nanette rangeoit toute sorte de choses autour de nous, il prit ce moment pour me dire qu'il avoit écrit à mon sujet, la veille, à madame la supérieure, et en me remettant sa réponse il me pria de la lire tout haut; la voici :

« La providence se déclare en faveur » de ma chère Cécile, et vous en êtes » l'instrument, mon cher monsieur, je » l'en bénis avec vous; conduisez-la » chez cette dame qui veut le protéger, » et veillez sur elle; mais ne demandez » plus de permission, il suffit que Na- » nette vienne la chercher de votre part. » Je sais bien qu'elle ne peut être con- » fiée en des mains plus sûres et plus » chrétiennes, que Dieu soit votre ré- » compense ! J'ai reçu la petite somme » que vous destinez à mes pauvres en- » fans, cela vient bien à propos, j'en a

» beaucoup de malades, et vous savez » mieux qu'un autre que la maison est » pauvre ; ainsi que vous le désirez, mon » cher monsieur, ils vont prier pour » vous. »

S'il m'étoit venu quelque mauvaise pensée sur l'affection extraordinaire de M. Féru, quelle lettre pouvoit mieux rétablir ma confiance que celle de cette bonne religieuse !... on me confioit entièrement à lui..., et cette charité qu'il faisoit à la maison..., ces prières qu'il demandoit... Ah ! quel digne homme, disois-je ! que je serai heureuse d'être sa femme!

Je lui remis sa lettre d'un air attendri ; et comme il soupçonna peut-être que je voulois lui donner quelque éloge, il me mit la main sur la bouche. Ne me louez pas, Cécile, de faire du bien aux malheureux, c'est un plaisir pour moi, et c'est le devoir de ceux qui ont de la fortune, de la partager avec ceux qui n'en ont pas.

Nanette, passez dans ma chambre avec cet enfant, tout est-il prêt?

Sur sa réponse affirmative, je suivis Nanette qui étoit bien la meilleure fille du monde et qui se faisoit une joie de ma surprise; elle me dit d'ôter ma grosse robe de bure et me montra le plus joli habillement possible.

Ce n'étoit pourtant qu'un habit de paysanne, une jupe de laine rouge avec grandes rayures blanches, un corset de serge verte, un beau fichu de mousseline et un bonnet à la lyonnaise garni d'une petite dentelle. Nanette étoit vive comme une jeune personne quand il s'agissoit d'obliger. En un instant, elle fit toute ma toilette, et cela devant une grande glace où je me voyois tout d'un coup de la tête aux pieds, ce qui ne m'étoit jamais arrivé, et où j'appris non-seulement que j'étois jolie, mais bien faite et de bonne grâce, comme je n'avois ja-

mais vu personne. Nanette le disoit aussi, tout en joignant à ses éloges la recommandation d'être bien sage, de ne pas écouter les hommes, etc., etc.

Cécile, me dit-elle, il faudra bien ce soir reprendre les habits de la maison; mais quand vous sortirez avec monsieur, vous porterez ceux-ci jusqu'à ce qu'enfin votre sort change..., et je gagerois que ce sera bientôt; ce qu'elle ajouta d'un air de mystère et de finesse, qui me fit croire qu'elle en savoit plus qu'elle n'en vouloit dire; je la pressai beaucoup.

Eh bien, me dit-elle à la fin, avec toute la simplicité de son caractère, j'ai rêvé de coqs, c'est victoire! cela n'a jamais manqué : j'étois sans place, il y a six mois; je ne savois que devenir, car, voyez-vous, les vieilles gens on ne s'en soucie guères, on ne les croit propres à rien..., je m'en rappelle..., il faisoit un chaud terrible, je m'endormis dans la campagne sous une meule de foin : dans

mon sommeil, je vis deux coqs qui se battoient, et de loin une pauvre poule qui paroissoit malade et blessée; un des coqs fut tué par l'autre, et la poule se mit à courir aussitôt, vive et gaillarde, que cela faisoit plaisir à voir.

Hé bien, Cécile, deux heures après, une voisine vint me dire qu'un monsieur bien riche cherchoit une ménagère, mais qu'il ne vouloit pas de jeunesse à son service.

Je convins tout de suite à M. Féru, et depuis ce temps-là mon sort est digne d'un roi : pas trop de besogne,... de quoi vivre à discrétion.... maîtresse de tout ici... Monsieur n'y est jamais. Soyez tranquille, Cécile, je ne vous desservirai pas.

Il ne faut pas que je me pique ici d'avoir été tout de suite au-dessus de toutes ces puérilités, je ne voyois pas bien ce que les coqs du rêve de Nanette avoient de commun avec son sort; mais elle disoit cela de si bonne foi, elle en avoit vu

tant d'exemples, que je l'écoutois avec plaisir, et prenant volontiers tout pour des avertissemens de mon bonheur futur.

Pendant que Nanette finissoit de m'habiller, M. Féru faisoit aussi une grande toilette; l'habit de soie noir, les boucles d'or...; je le trouvai véritablement fort bien, je ne le voyois plus des mêmes yeux que la première fois, et il n'y perdoit pas. Je m'étonnois qu'il voulût bien sortir avec une pauvre fille comme moi, car, malgré mon déguisement, je n'étois encore qu'une petite paysanne; mais il me regardoit d'un air si satisfait, il me trouvoit si bien, que je me laissois aller à ma destinée, sans réfléchir davantage. Nanette fut chercher une voiture; nouveau plaisir pour moi! je n'y étois monté de ma vie, le cœur m'en battoit de joie! je ne connoissois pas les usages, ainsi je m'assis sans façon à côté de M. Féru, et nous partîmes.

Cécile, me dit-il en chemin, je vous mène chez la marquise dont je vous ai parlé, il seroit peu convenable qu'on vous vît toujours seule avec moi; cette dame est la bonté même, tâchez qu'elle s'attache à vous, il est inutile de lui dire que vous êtes une pauvre fille de l'hospice; je lui ai raconté que vous étiez ma filleule, et qu'ayant perdu depuis peu vos père et mère, je vous avois fait venir à Paris et vous avois placée pour travailler chez d'honnêtes bourgeoises, au faubourg Saint-Germain.

Encore une histoire... un mensonge.... j'en fis involontairement la remarque. La singulière chose que le monde me disais-je, où il ne faut jamais que l'on dise tout bonnement la vérité! Puisqu'il ne s'agit que de m'obliger,... que de me donner de l'ouvrage,... qu'est-ce que cela fait à cette marquise, que je sois à l'hospice ou chez des demoiselles du faubourg Saint-Germain? tout ce

qui la regarde là-dedans, c'est que je suis malheureuse, qu'elle est riche et qu'elle peut me faire du bien.

Mais tout d'un coup je fus frappée comme d'un trait de lumière; mon dieu! que j'étois simple de n'y avoir pas songé plutôt!

M. Féru ne faisoit-il pas déjà un assez grand sacrifice d'épouser une paysanne sans fortune, sans aller dire dans le monde et parmi ses connaissances qu'il me prenoit à l'hôpital!

Passe encore pour une fille de campagne, je pouvois appartenir à d'honnêtes fermiers. Ce n'étoit que par comparaison avec ma misère que M. Féru étoit un si gros Monsieur... Comme le disoit fort bien mademoiselle l'Etoile, ce n'étoit pas un grand seigneur; il étoit riche, voilà tout.

Cette marquise étoit peut-être quelque dame puissante et dont il avoit besoin lui-même pour obtenir une meilleure place que la sienne.

Il falloit bien qu'elle ne désapprouvât pas trop notre mariage.

Admirez comme ma petite imagination arrangeoit tout, et cela si vite, si vite, que je mis moins de temps à le penser, que je n'en mets à l'écrire. M. Féru, lui-même, n'eut pas le temps de remarquer ma précipitation, il tenoit ma main dans les siennes, je la lui laissai serrer, mais sans le regarder.

Il y avoit dans ses petits yeux gris je ne sais quoi de vif, de pénétrant, qui me gênoit, qui me rendoit honteuse; mais je n'aurois pas pu dire pourquoi.

La voiture arrêta à la porte d'une maison d'une fort belle apparence, et je crois à la Chaussée-d'Antin.

Madame la marquise y est-elle? — Montez, Monsieur, fut la réponse, et je remarquai que le portier le disoit d'un air assez familier; il me suivit des yeux jusqu'au haut de l'escalier, je le

vis secouer la tête,... prendre un air de pitié; cela acheva de m'intimider, je tremblois comme la feuille. — Au nom du ciel, dis-je à M. Féru, ne puis-je me dispenser d'entrer?... mon cher monsieur, voilà ma broderie, montrez-la à cette dame et laissez-moi dans l'antichambre, je ne puis me résoudre d'aller plus loin, mais je vous attendrai ici.

A ma grande surprise M. Féru y consentit tout de suite. — Vous êtes un enfant, me dit-il; mais je ne veux pas vous contrarier, et il entra tout seul.

Je l'avois souhaité, et cela me fit quelque peine... Les domestiques passoient et repassoient sans faire la moindre attention à moi; cela étoit bon, et de reste, pour la pauvre Cécile, mais pour la femme de M. Féru, elle figuroit bien mal dans une antichambre.

J'en avois le cœur fort triste, quand je vis ouvrir une grande porte à deux battans.

Une dame d'un embonpoint extraordinaire (et ce fut d'abord la première chose qui me frappa) vint tout franchement à moi. M. Féru, est-ce là cette petite qui a grand peur?... Ah! mon dieu, qu'elle est belle! vous disiez qu'elle étoit assez gentille; ce n'est pas le mot en vérité : venez, Cécile, venez, me dit-elle en m'entraînant par le bras, je suis sûre que dans une heure nous nous aimerons à la folie.

J'avançai sans oser lever les yeux, j'avois l'air bien gauche. M. Féru avoit avancé un fauteuil..., dans mon trouble, je manquai m'asseoir à côté, et la marquise se mit à rire aux éclats, d'une grosse gaieté si franche et même si bruyante, que je me décidai à sourire aussi et à la regarder.

C'étoit une femme d'environ quarante ans, ce qu'on appelle une femme de bonne mine et tout-à-fait réjouie: apparemment

que c'est parce qu'elle étoit marquise, qu'elle avoit mis un pied de rouge sur des joues déjà très-colorées; elle avoit des bagues à tous ses doigts, de longues plumes qui voltigeoient sur sa tête, avec un air de désordre assez extraordinaire, son ton, sa parure, tout contrarioit l'idée que je m'étois faite d'une femme de qualité. M. Féru paroissoit fort bien avec elle, il lui baisoit les mains à tout moment, lui parloit à l'oreille, et je crois qu'il parloit de moi; mais il n'en disoit pas du mal sans doute, car elle me faisoit ensuite mille petites amitiés. — Ah çà, M. Féru, qu'est-ce que vous faites pour votre filleule? Je pense que vous ne comptez pas la renvoyer à son village, ce seroit un meurtre au moins. — Madame la marquise, Cécile travaille à ravir. — A propos, voyons donc ces délicieuses broderies dont vous m'étourdissez depuis quinze jours. — Je me hâtai

de les lui présenter. — C'est charmant... du meilleur goût..., mon dieu ! quel travail !... quelle patience... et à peine ce travail donne-t-il de quoi subsister, on vit... Le beau plaisir ! tiens, Cécile, laisse ces chiffons-là, je trouverai quelque chose de mieux pour toi ; est-ce qu'on se fait des rentes avec cela?

Je fixai M. Féru d'un air tout surpris... Je n'étois plus assez enfant pour ne pas savoir que le travail qui ne rend pas riche, qui ne fait faire aucune économie, est pourtant la seule ressource d'une honnête fille qui n'a pas de bien ; j'attendois qu'il répondît pour moi, et il le fit d'après ma pensée qu'il devina très-bien.

Madame, dit-il à la marquise, qui s'expliquoit si légèrement, Cécile n'a pas beaucoup d'éducation, elle n'a pas de fortune, pas de tuteurs(comme vous le croyez sans doute), il faut qu'elle travaille, et je trouverois très-mauvais qu'elle n'en eût pas le désir : c'est parce qu'elle

est laborieuse et sage, que je m'intéresse tant à elle, et je vois bien que c'est une épreuve que vous voulez faire en paroissant l'en dégoûter.—Qu'en pensez-vous, Cécile, me dit cette dame de l'air le plus gracieux? — Je pense, madame, que de toutes les manières vous avez bien de la bonté de faire attention à moi, et que vous ne voulez sûrement rien que de bien. — Vous pensez juste, me dit la marquise, et en voilà la preuve; en même temps elle prit dans ses armoires des robes, des garnitures, et m'en mettant une très-grande quantité sur la table, tenez, Cécile, emportez tout cela, faites le tout à votre idée, et pour le prix, c'est, avec moi, le triple de ce que cela vaudroit partout ailleurs.

Je pris sa main que je baisai respectueusement, elle me prit le visage dans ses deux mains, m'embrassa dix fois de suite. A présent, Cécile, me dit-elle, que

nos petits intérêts sont réglés, passons gaiement le reste du jour.

Je vais faire défendre ma porte, pour ne pas avoir de ces visites importunes qui gênent les vrais amis, et en vérité, M. Féru, votre petite Cécile est déjà la mienne, je me suis sentie tout de suite prévenue pour elle : la grandeur fatigue, elle gêne la joie, la liberté, et la liberté est le premier des biens, n'est-ce pas, Cécile ?—En vérité, madame, dis-je en soupirant, dans ma position on ne sait pas trop ce que c'est que la liberté. Ma réponse lui parut sans doute un reproche du ton léger avec lequel elle parloit à une personne aussi infortunée que moi. Du moins, dit-elle à M. Féru d'un air assez mécontent, votre filleule est un peu sérieuse, je l'aimerois mieux d'une autre humeur ; mais chacun la sienne, on est comme on peut ; en disant cela, elle raccommoda sa coiffure au miroir, courut avec toute la vivacité que

lui permettoit son embonpoint, montrer son perroquet à M. Féru, et finit par aller jouer un air sur son piano, auprès duquel il la suivit.

Je ne revenois pas de ma surprise, et involontairement elle se changeoit en tristesse, car il n'y avoit pas moyen de croire qu'une femme de ce caractère s'occuperoit bien sérieusement de mon sort.

Je m'étois fait une idée bien différente d'une femme de ce rang, je m'attendois à de la dignité, à de la réserve, à de la hauteur même, je m'étois préparée à du respect, de la considération : je trouvois juste qu'une grande dame me tînt à une fort grande distance d'elle, et je ne m'en sentois pas humiliée. Cette marquise (à laquelle, par parenthèse, on ne donnoit aucun autre nom), cette marquise faisoit tout le contraire, et je n'en étois pas flattée.

Elle me traitoit avec une extrême éga-

lité, elle me faisoit manger avec elle, mais ce n'étoit pas bonté, il étoit aisé de le voir.

Elle faisoit tout cela par caractère, parce que cela lui étoit plus commode, et par d'autres raisons aussi que je ne sus que long-temps après.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne se gênoit pas avec moi, qu'on ne me croyoit ni assez d'usage du monde, ni assez de goût naturel pour m'apercevoir de toutes les petites choses qui me choquoient, et en effet, je ne sais ce qui me rendoit si difficile; si ce n'est pourtant que la vertu, la décence, ont un caractère à elles et qui ne dépend pas des conditions.

De ce bon ton qui n'appartient qu'à des mœurs pures, à des cœurs désintéressés et sensibles, j'en avois été toute ma vie entourée, je n'avois jamais vu qu'on parlât du travail avec mépris, du malheur sans intérêt, de la religion sans

respect, et il échappoit à la marquise mille traits de gaieté qui sentoient l'impiété, et que M. Féru laissoit tomber, sans avoir ici cette ostentation de vertu et de rigidité dont il étoit si prodigue à la maison.

Je remarquois tout cela, mais je n'étois pas d'âge à être si sévère que je ne me laissasse un peu entraîner à la bonne humeur de la compagnie.

Le dîner fut charmant et la marquise d'un enjouement qui cadroit mal avec son âge; mais elle avoit de l'esprit, de l'amabilité, de la mémoire, un talent inimitable pour se moquer de tout, et même d'elle-même; cela détournoit de l'idée qu'elle fût véritablement méchante, et on devenoit sa complice sans le savoir: ajoutez à tout cela, que de moment en moment elle redoubloit de tendresse pour moi; si elle ne me parloit ni de ma mauvaise fortune actuelle, ni de mon sort à venir, c'étoit peut-être parce que

cela alloit sans dire..., que quand on aime tant les gens, on leur veut du bien, on leur en fait, et cela n'a pas besoin d'être résolu d'avance.

L'occasion vient toujours, parce que le sujet occupe, intéresse, qu'il se présente tout de suite à l'esprit, et que vous êtes toujours là pour profiter des événemens.

La marquise disoit à M. Féru : Cette petite fille nous brouillera; vous voudrez qu'elle vous aime mieux que moi, vous direz que vous êtes son parrain, que vous l'avez vue naître et que vos droits sont les plus anciens.

Moi, je dirai que je veux lui tenir lieu de mère, que j'en ai l'affection, et qu'une jeune personne sage doit avoir plus de penchant pour une personne de son sexe que pour le vôtre; qu'est-ce que Cécile répondra à cela?

N'étoit-ce pas une dispute bien obligeante, bien délicate même? les larmes

m'en venoient aux yeux, mon émotion valoit mieux que mes paroles, et M. Féru, sur-tout, en paroissoit content; il me pressoit contre son cœur, mais d'une manière toute paternelle et qui ne me scandalisoit pas.

Il fallut revenir à la maison : mon cœur se serra lorsque j'en approchai; mais je n'en fis rien paroître, je ne voulois pas abuser de la bonté de la marquise et témoigner trop d'empressement à la revoir.

M. Féru mit le comble à l'agrément de cette journée (agrément que mes réflexions avoient un peu troublée), mais où le plaisir l'avoit emporté sur la peine, en m'apprenant de quoi il étoit convenu avec ma protectrice.

Nanette viendroit me chercher régulièrement deux fois par semaine, et me conduiroit elle-même chez la marquise; ce seroit précisément au moment où je partirois avec elle, qu'il viendroit faire

son travail avec madame la supérieure ; de cette manière, on seroit comme assuré que nous n'étions pas ensemble, et cela nous épargneroit mille conjectures et mille caquets, qu'il falloit toujours craindre dans une maison où il y avoit tant de femmes..

—Quoi ! dis-je avec chagrin, les jours où je sortirai je ne vous verrai point?

Quelle aimable inquiétude! que je vous aime, Cécile! ah ! ce n'est plus pour l'amour de ma pauvre Zoé, et parce que votre vue me la rappelle, à présent c'est bien pour vous-même, et je sens que bientôt je ne pourrai plus vivre sans vous. — Vous n'avez pas à faire à une ingrate, et je suis déjà bien heureuse depuis que je vous connois... ; mais revenons à ce que vous me disiez tout-à-l'heure, est-ce que je ne vous verrai plus? — Vous ne serez pas une heure chez la marquise, avant que je vous y rejoigne, et je vous assure que vous y passerez fort

agréablement votre temps. Peut-être, Cécile, que cette dame vous a paru un peu vive, un peu légère même; mais que voulez-vous, mon enfant, elle est riche, elle est heureuse, il ne lui manque rien, cela rend fort gai, et vous êtes accoutumée à des visages qui par état ou par misère sont graves ou malheureux. — Ne ferois-je pas fort bien, monsieur, lui dis-je en souriant, d'avoir aussi un de ces visages-là? cela ne conviendroit pas mal à mon sort. — Oh! votre sort changera, Cécile, soyez-en bien assurée, il faudroit que vous ne le voulussiez pas vous-même, et que vous refusassiez de vous conduire par les conseils de ceux qui vous aiment et qui savent ce qui vous convient.

Nous étions à la porte de l'hospice, Nanette vint nous éclairer; je repris mes habits chez elle et je rentrai pour me coucher aussitôt, car il étoit déjà tard, et je pouvois me passer fort aisément du

souper plus que frugal que l'on m'avoit réservé.

Le lendemain, je portai à madame la supérieure tout cet ouvrage dont on m'avoit chargé; elle calcula, avec beaucoup de délicatesse, le prix que j'en devois demander pour qu'il me fût avantageux et que je n'abusasse pas de la bonne volonté de la marquise; elle y mettoit un scrupule extrême, et elle auroit été bien surprise si elle avoit su combien cette dame s'embarrassoit peu de tout cela, et du prix..... et de la broderie aussi.

J'aurois cru fort mal agir que de la détromper à cet égard; car c'étoit sur tout cela qu'elle fondoit la plus grande estime pour elle, devinant bien qu'elle m'occuperoit toute l'année; tandis qu'à défaut de connoissance, la bonne Rixa n'avoit pas toujours de quoi s'occuper elle-même, et par conséquent n'avoit rien à me donner.

Avec quel empressement je fis partager à cette excellente amie ma petite fortune ! Je mis de côté pour elle ce qui étoit le plus facile, le plus avantageux, et cela avec la permission expresse de ma supérieure, qui m'approuvoit d'être reconnoissante et généreuse, et avec laquelle le désir de bien faire n'étoit jamais contredit.

Que d'exemples de vertu j'avois sous les yeux ! on ne m'en parloit pas souvent et il falloit que l'occasion en vînt tout naturellement; mais parmi toutes ces pieuses filles que je voyois chaque jour, quel modèle de patience, de résignation !... Quel calme, quelle union ! c'étoit là la véritable leçon, elle agissoit sur nous mieux que des conseils, et il étoit extrêmement rare que, même parmi les pauvres enfans de la maison, il y eût à faire quelqu'usage de la sévérité.

Six semaines s'écoulèrent sans apporter de changement à ma situation et à

ma félicité. La marquise me chérissoit, M. Féru me prévenoit par toutes les attentions possibles, je passois au milieu d'eux des soirées charmantes, et il me falloit accepter de l'un ou de l'autre mille petits présens, qui rendoient les jours où je ne sortois pas exempts de toute espèce de privations.

Ma santé, ma fraîcheur se ressentoient de ce bien-être habituel, et c'étoit véritablement sous les habits grossiers de l'hospice que je paroissois déguisée.

La marquise vouloit que je susse me présenter avec grâce, saluer avec aisance et sans conserver cet air humble que l'obscurité de ma vie m'avoit d'abord donné.

Rien n'étoit si facile à suivre, si doux à écouter que ses conseils : à mesure que l'amitié et la confiance s'établissoient, ses manières ne me choquoient plus, je n'y trouvois plus que de la franchise et de la bouffonnerie. M. Féru, content de

ma docilité et de mes progrès, fut même d'avis que je lui fisse connoître sans réserve ce qui en étoit de ma position ; il avoit craint d'abord que cela ne la rebutât et qu'elle imaginât que je ne serois jamais propre à rien ; mais en si peu de temps il disoit que j'avois acquis un maintien si agréable, une tournure d'esprit si piquante, qu'il ne craignoit plus rien pour moi.

Je mettois un grand prix à cette confidence, je la fis avec une grande honte, un embarras inexprimable, et selon sa coutume la marquise la reçut en riant.

— Mon dieu, Cécile, qu'est-ce que cela me fait ? (me dit-elle tout crument) que tu sois un enfant trouvé ou la fille légitime d'un fermier, est-ce ta faute à toi ? Et qu'est-ce que cela peut faire à ton sort ?... ton sort est d'être la plus jolie fille du monde, et de faire faire des extravagances à tous les hommes qui te verront.

— Moi, madame! ah! j'en serois au désespoir. — Voyez donc cela, dit-elle en imitant un ton mignard, le grand mal que les hommes fassent des folies pour nous..., le grand dommage que leur bonheur tourne à notre profit..., n'en a-t-on pas vus qui alloient jusqu'à épouser des filles de rien...; le tout est de savoir se conduire avec eux comme il faut.

Le commencement de ce discours m'avoit presque révolté, la fin me rassura pleinement; *se conduire comme il faut*, cela ne vouloit-il pas dire qu'il falloit être sage, ne rien leur accorder que d'honnête? je ne pouvois l'entendre autrement, et elle vit bien qu'il n'étoit pas encore temps de me désabuser.

J'aurois eu bien mauvaise grâce de combattre cette idée-là.

Quand je prétendois épouser M. Féru, que je m'attachois chaque jour à cet espoir, je savois bien qu'il feroit une sottise en m'épousant, qu'on l'en blâme-

roit dans sa famille et dans le monde; mais, je l'avoue, ma délicatesse n'alloit pas jusque là.

Je voulois bien qu'il m'aimât assez pour faire cette sottise, ce n'étoit plus un jeune homme..., il étoit bien son maître..., et quand on verroit les soins que je prendrois de lui dans sa vieillesse, le public finiroit par applaudir à son choix. La marquise ne me fit donc pas plus mauvaise mine qu'à l'ordinaire, ne m'en méprisa pas plus, mais me fit pitié de moi-même, quand elle sut le genre de vie rigoureux que j'avois mené jusqu'alors.

Je me sentis plus malheureuse de voir qu'elle me plaignoit autant, j'en eus plus de désir d'arriver à cette fortune qu'elle regardoit comme le bien suprême entre deux personnes dont l'une paroissoit me chérir comme sa fille, et l'autre, que je prenois toujours pour un homme de bien, incapable de chercher à séduire

une jeune fille qui lui étoit confiée. Hélas! je courois un danger, et je ne puis trop bénir la providence qui permit que j'y échappasse.

La marquise eut une grande conversation avec M. Féru, je n'y fus pas présente; mais je crois que j'en fus l'objet: il ne s'agissoit pas de me faire de la peine; mais seulement de prendre quelques mesures pour que je pusse rentrer tard à l'hospice (car pour découcher, cela n'arrivoit jamais). M. Féru écrivit que la marquise étoit fort malade, que mes soins lui faisoient plaisir et qu'elle désiroit ne me renvoyer qu'à minuit dans sa voiture et avec lui, si on vouloit bien y consentir.

Un domestique de fort bonne mine, et dont on connoissoit la discrétion, porta la lettre et fit son message en vrai valet de comédie qui n'est pas fâché d'y mettre un peu du sien pour prouver son intelligence et son talent.

Il dit que madame la marquise qui étoit fort grasse, étoit menacée d'une attaque d'apoplexie, qu'elle avoit déjà été saignée deux fois dans le jour, et qu'on parloit de faire venir son confesseur.

La respectable supérieure se garda bien de douter de tout cela, elle fit venir la sœur de l'apothicairerie, prit la liberté d'envoyer à madame la marquise un élixir précieux dont elle avoit fait l'expérience elle-même..., elle regrettoit que la règle de la maison fût aussi formelle, et m'auroit volontiers laissé passer la nuit; mais elle ne se coucheroit pas pour savoir des nouvelles avant de s'endormir, et m'ordonnoit de monter dans son appartement dès que je serois rentrée.

Le domestique (qui étoit aussi fort familier avec sa maîtresse) lui raconta en détail ce qu'avoit dit la supérieure, et lui remit l'élixir dont elle l'avoit chargé; la marquise trouva tout cela charmant, elle récompensa généreusement pour avoir si bien fait sa commission.

Quant à moi, puisqu'on me pardonnoit tant de liberté, je pris celle d'avoir beaucoup de chagrin et de le laisser voir. — Je ne conçois pas, dis-je fort sèchement à M. Féru, ce qu'il y a de si plaisant à se moquer d'une femme âgée et respectable, qui ne soupçonne pas qu'on ait aucun intérêt à la tromper.

Qu'a de risible son bon cœur? l'intérêt qu'elle prend à madame sans la connoître... voilà bien de quoi s'amuser à ses dépens! si elle savoit qu'on s'est joué d'elle, elle me défendroit de revenir ici, et peut-être...

Doucement, doucement, dit M. Féru d'un ton fort sévère, vous vous oubliez étrangement, Cécile, en voulant instruire madame de la manière dont elle doit voir les choses. Est-ce elle qui a dit à ce domestique de faire toutes ces histoires? on s'amuse de l'imagination de ces gens-là; et dans le principe, c'est par zèle qu'ils vont au-delà de ce qu'on leur ordonne, c'est ce

motif qu'on récompense, quoiqu'ils en abusent quelquefois.

Mais parce que mademoiselle Cécile n'a pas deviné tout cela, elle se scandalise et nous sermonne, Madame et moi!

En vérité, Cécile, c'est manquer au respect et se rendre peu digne de ce que l'on fait pour vous. Jamais M. Féru ne m'avoit fait le moindre reproche; ce n'étoit que par ses bienfaits que j'avois connu son autorité; j'étois timide, sensible, et je n'avois pas besoin d'être traitée si durement pour reconnoître ma faute.

Je dis ma faute quant à la manière dont je m'étois expliquée; car, quant au sujet de la querelle, je ne me trouvois pas de tort, mais je venois d'oublier ma dépendance, ma misère; j'avois dit que si on connoissoit ce qui se passoit, on ne me laisseroit peut-être plus revenir... Voyez la belle menace et comme on avoit besoin de moi... Aussi je n'hésitai point à me trouver coupable, bien moins pour les plaisirs que je pouvois perdre que pour

le peu de reconnoissance que je venois de montrer.

Je fondis en larmes, et n'osant prendre la main de la marquise, je me baissai comme pour me mettre à ses genoux et lui demander pardon : elle ne m'en laissa pas le temps... C'est assez, assez, Cécile; il suffit que vous reconnoissiez votre tort et que vous ne soyez pas si prompte à l'avenir. Je te pardonne, mon enfant, dit-elle ; et m'embrassant : je veux faire ta paix avec ton parrain ; allons, M. Féru, embrassez-la, point de rancune, je suis garante de son repentir.

Pour lui, qui avoit résolu de paroître imposant et de s'assurer de ma discrétion par la crainte, il se fit un peu prier et je n'en eus pas mon pardon à si bon marché ; mais comme sa colère étoit toute raisonnée, quand il crut avoir fait assez sentir que je ne devois point me permettre de le juger, de me croire plus sage et plus raisonnable qu'une autre, il s'a-

paisa et promit de ne plus parler de tout cela.

J'avois le cœur fort serré : on servit le dîner auquel je ne fis pas grande fête ; et la marquise dit : Il est tard, cela sera commencé, mais aussi nous ne serons pas vus en entrant, et c'est ce que je veux. On n'expliqua pas où nous allions ; je n'osai pas le demander, et pendant le dîner il ne s'étoit pas dit un mot qui me le fît soupçonner.

Ce fut l'affaire d'une demi-heure de partir et d'arriver en face d'un grand bâtiment que je ne connoissois pas. Il y avoit encore beaucoup de monde à l'entrée ; mais je suivis la marquise, qui me conduisit par une porte dérobée dans de longs couloirs foiblement éclairés, et de-là dans une loge grillée qui lui fut ouverte dès qu'elle arriva.

Elle se mit derrière moi avec M. Féru et me força de m'asseoir devant elle, en me disant de regarder où j'étois. L'Opéra

étoit commencé : le monde, les lumières, la musique, les costumes, les décorations, les ballets, tout cela me jeta à-la-fois dans une surprise et dans un ravissement qu'aucune expression ne pourroit peindre; aussi je ne l'essayerai pas. Je serrois les mains de la marquise, je les pressois contre mon cœur pour la remercier de ma joie; et, en vérité, elle et M. Féru paroissoient en jouir autant que moi-même et bien plus que du spectacle.

Ce dernier passoit un bras autour de ma taille et la serroit légèrement : comme elle est vive!... comme elle sent bien ! disoit-il, et il m'appeloit sa chère enfant, son adorable amie... il profitoit de l'obscurité de la loge où nous étions, pour baiser une boucle de mes cheveux, qui étoit échappée de dessous mon petit bonnet villageois.

J'imagine que la marquise ne remarquoit pas tout cela; ce qu'il y a de sûr,

c'est que moi-même je ne l'ai su, pour ainsi dire, que par souvenir.

Dans le moment, je n'en fus ni surprise, ni contente, ni fâchée; je le sentois sans m'en apercevoir, car toutes mes facultés étoient suspendues, mon ame toute entière étoit sur la scène; j'étois émue, attendrie, je ne savois plus où j'en étois, et ce fut pour moi un coup terrible quand la marquise, me prenant par la main, me dit qu'il falloit partir. —Ah! déjà, madame!—Oui, chère enfant, n'abusez pas de la permission, pour avoir une autre fois la liberté de revenir. Cette idée me donna la force de me lever, en jetant encore un regard bien triste sur le théâtre, car le spectacle n'étoit pas fini, et dans ce moment ceux qui pouvoient rester jusqu'à la fin me paroissoient les créatures les plus heureuses du monde.

Nous ramenâmes la marquise jusque

chez elle, dans son carosse; puis faisant venir une voiture de place, nous y montâmes, M. Féru et moi. A l'hospice, dit-il assez haut au cocher. — A l'hospice? reprit le cocher surpris; quel hospice? —A la Pitié. — Quoi! aux Enfans-Trouvés?... — Eh oui, vous dis-je. — Ah! voilà encore une belle pratique! mon bourgeois, payez-vous d'avance? c'est que c'est diablement loin, au moins. — Ne t'inquiète pas et marche. — Je me sentois cruellement humiliée, et je pensois que M. Féru auroit pu m'épargner ce chagrin. J'aurois mieux aimé aller à pied, mais je crois à présent qu'il entroit précisément dans ses projets, que mon amour-propre fût au désespoir et que je trouvasse mon sort le plus malheureux du monde. Nous ne dîmes pas une parole en chemin; il avoit pris ma main, je crois qu'il la baisoit; mais je restois toute entière dans mes idées, dont plusieurs m'accabloient d'un chagrin d'autant plus profond, qu'il

venoit d'être précédé du plaisir le plus vif.

De l'Opéra aller à l'hospice! quelle chute, quel contraste, et que j'en fus affectée!

J'avois quelquefois comparé ma situation à celle des personnes qui n'éprouvent ni souffrance, ni besoin, ni privations: c'étoit déjà beaucoup; mais voir tant de plaisir..., de gaieté, de luxe, de volupté, mot dont je ne comprenois pas le sens, que je n'avois jamais de ma vie entendu prononcer, mais dont toute la définition se trouvoit faite par cette foule de sensations agréables que j'avois éprouvées pendant toute cette soirée.

Dès que j'eus déposé mes habits chez Nanette et repris les miens, elle me conduisit, avec une lampe à la main, jusque chez la supérieure, qui m'attendoit.

Ce trajet, qui n'étoit pas long, me parut éternel: les corridors si humides,

si obscurs... ; tout le monde étoit couché, c'étoit un désert que cette grande maison ; tout y paroissoit mort, tout y étoit dans un silence profond, et je savois qu'à quelques cents pas de-là, il y avoit tant de gens éveillés, et éveillés par le plaisir...

Dès que la supérieure m'entendit, elle accourut au-devant de moi.

Te voilà, Cécile? tu reviens bien tard, et j'étois déjà inquiète; eh bien, comment va cette chère dame? est-elle hors de danger?... A-t-elle pris mon élixir?... Avoit-elle mangé avant?... A-t-elle bu après?... et une foule de questions auxquelles je crois que je répondois tout de travers, n'étant pas accoutumée à mentir ; aussi s'aperçut-elle de mon trouble. Tu parois fatiguée, Cécile..., à ton âge, la vue de la mort effraie, et tu as sûrement cru que ta bienfaitrice alloit mourir ; mais si elle a pris mon élixir, je suis sûre qu'elle en reviendra : vas vîte te coucher ; je te permets de ne te lever qu'à huit heures

demain ; prie le bon Dieu pour elle, entends-tu... Car, après tout, ce n'est rien que les remèdes, et c'est la volonté de Dieu qui fait tout. Je fus ravie que cet entretien fût terminé, et je laissai volontiers croire que j'étois un peu malade : la bonne Nanette me reconduisit jusque dans la salle où nous couchions, et au milieu de cinquante autres me fit reconnoître ma triste couchette ; elle emporta la lumière, et je n'eus pas même le courage de me déshabiller.

Je mourois de froid, et quoique j'eusse éprouvé mille fois la même chose, j'en étois désolée, comme si je n'avois jamais souffert : mon esprit restoit à l'Opéra, tandis que mon pauvre corps étoit à l'hôpital, et le sort des malheureux seroit trop rigoureux, s'ils étoient souvent à même de faire de semblables comparaisons.

Peu-à-peu mon enthousiasme se calma, la réflexion lui succéda, et quelque chose aussi dans ma conscience, qui ressembloit au remords.

D'abord je venois moi-même de confirmer tous les mensonges de la marquise en répondant aux questions de ma supérieure; il n'étoit plus question de la blâmer, j'étois sa complice..., et je ne sais si je l'étois, plus par la crainte de me brouiller avec elle, que par le désir de retourner au théâtre; je commençai à m'étonner de sa conduite et de celle de M. Féru à mon égard.

Car il n'étoit plus question d'être sage, laborieuse, je voyois très-clairement que la marquise n'avoit point de religion, et M. Féru auroit rougi d'en montrer vis-à-vis d'elle; on me donnoit le goût du plaisir, et quand j'avois peu travaillé dans la semaine, au lieu de m'en faire des reproches, on me disoit que j'avois raison de ne pas me fatiguer...., qu'une femme qui n'auroit que cette ressource seroit bien à plaindre...., et pourtant on ne s'expliquoit pas sur ce que j'avois de mieux à faire. On ne parloit pas de

me sortir d'où j'étois..., de ce lieu que je prenois en horreur, dans lequel je rentrois distraite, découragée, froide à tous les exercices de piété, et par conséquent privée de tous les secours qu'elle peut donner contre le malheur.

Je sentis tout cela avec inquiétude, mais en même temps avec la ferme résolution de parler avec confiance à M. Féru, et de savoir enfin ce qu'il vouloit faire pour moi; car je voyois bien qu'il m'aimoit plus que jamais; et depuis sa réprimande, qu'il n'avoit peut-être fait si grave qu'à cause de la marquise, il me traitoit encore avec plus de soins et d'amitié.

Je fus, le jour suivant, d'une tristesse mortelle, et la bonne supérieure que le hasard amena dans le lieu où je travaillois, voulut bien s'en apercevoir. Tu es inquiète, Cécile, je le vois bien, et cela fait l'éloge de ton cœur; eh bien, demain matin, vas chez M. Féru savoir

des nouvelles de ta bienfaitrice, sans doute qu'il l'aura vue aujourd'hui, je te permets d'y aller demain à dix heures. Je baisai sa main, et lui répondis avec vérité que c'étoit me faire un grand plaisir.

C'étoit pourtant une terrible visite que celle qu'on me permettoit là, car je craignois de fâcher M. Féru et qu'il ne m'abandonnât, je voulois qu'il me permît de ne plus aller à l'Opéra, dont je sortois si dissipée et si malheureuse, et en même temps je sentois que j'allois de gaieté de cœur, et sans qu'on m'en priât, me priver du plus grand plaisir que je pusse jamais avoir.

Est-ce que je ne pouvois accorder tout cela! m'amuser un jour et travailler de bonne grâce le lendemain...., étoit-ce à moi à dire et à savoir ce qui me convenoit le mieux? Ma précipitation pouvoit tout gâter, et peut-être que M. Féru vouloit, avant de me prendre pour sa femme,

connoître si je me ferois aisément aux manières du monde, et si je n'y serois pas trop déplacée. Je crois bien que je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit justifier sa singulière méthode envers moi : je faisois des conjectures, des raisonnemens ; mais je ne parvenois pas à me tromper moi-même ; et après avoir passé une seconde nuit sans dormir et très-agitée, je m'armai de courage, je priai Dieu d'inspirer une pauvre fille qui n'avoit point d'autre guide qu'elle-même et qui craignoit de s'égarer plus que de mourir.

Ce bon mouvement fut récompensé tout de suite ; car je me sentis plus d'assurance, plus de facilité à m'expliquer que je n'en avois eu de ma vie.

J'étois sûre que ma démarche avoit un bon motif, que je faisois *bien*, et j'éprouvois une satisfaction intérieure, qui m'eût consolée lors même qu'il eût été décidé que j'aurois de grands sacrifices à faire.

Je pensois aussi que M. Féru ne me blâmeroit peut-être pas, qu'il m'en trouveroit plus sage, plus estimable, et cela ne nuit pas vis-à-vis d'un homme qui songe à nous épouser.

La bonne Rixa m'entretenoit toujours dans cette idée; il est vrai que je ne lui disois pas tout, elle ne connoissoit pas le monde, elle pouvoit se scandaliser mal à propos, et mal penser de gens vertueux qui n'avoient peut-être d'autre tort que de manquer de prudence, ou de penser assez bien de moi, pour ne pas deviner qu'il fût si dangereux de me donner quelques heures de plaisir.

M. Féru ne m'attendoit pas; mais il me reçut avec une tendresse extrême, et comme un homme qu'on surprend agréablement. Vous voilà, Cécile! je pensois à vous en ce moment même; on vous a donc permis de venir? — On me croit inquiète de madame la marquise, et on veut bien que je vous en demande

des nouvelles. — Quelle bonne femme que cette supérieure.... Je ne vous demande pas si vous avez gardé le secret sur votre soirée d'avant-hier... —Oh! vous en êtes bien sûr, monsieur..., vous savez peut-être qu'elle m'auroit blâmée.. — Pourquoi? Cécile..., on vous mène, ce n'est pas votre faute; et puis, s'il y avoit du mal à cela, est-ce que j'irois moi-même...? Malgré cela, chère petite, j'approuve votre discrétion : des religieuses ne sont pas comme les gens du monde, elles ont des devoirs particuliers à remplir, et prennent l'habitude de trouver du crime à tout ce qui leur est défendu. Je baissois les yeux..., la timidité me prenoit malgré moi. — Qu'avez-vous, Cécile? qu'as-tu, mon enfant? me dit M. Féru, avec cette familiarité protectrice qu'il prenoit quelquefois et que son âge et sa place rendoient assez naturelle? je vois que tu as quelque chose qui te pèse sur le cœur. —Ah! monsieur...

mon cher protecteur, je voudrois bien parler, mais je crains de vous déplaire... de vous indisposer contre moi; dites que vous me le permettez..., que vous exigez que je m'explique librement, car sans votre ordre je vois bien que je ne l'oserai jamais.

—Eh! qu'y a-t-il donc? chère enfant, parle, puisque tu le veux, je l'exige; mais en vérité, Cécile, si tu savois combien je t'aime..., combien je veux ton bonheur, cette preuve de ta confiance ne te coûteroit pas tant...; il n'y a rien que je ne veuille faire pour toi, pourvu toutefois que tu m'aimes aussi, et que tu sois disposée à m'en donner quelques preuves..., ainsi parle... de quoi s'agit-il?

— Oh! dis-je (en fondant en larmes), de rien, mon cher monsieur, qui ne soit bien facile à m'accorder.

Jusqu'ici vous m'avez cru raisonnable, courageuse, soumise à mon sort : eh bien, je ne suis rien de tout cela! depuis

que vous me comblez de bonté ainsi que madame la marquise, depuis sur-tout que j'ai été à l'Opéra qui m'a fait tant de plaisir, je ne vois rien de si malheureux que moi sur la terre, je méprise cet ouvrage que je faisois de bon cœur avant, je murmure contre la providence qui m'a jetée dans le monde sans que cela intéresse personne; je me demande ce qu'ont fait de plus que moi toutes ces jeunes filles que j'ai vues l'autre jour, qui dansent, qui chantent..., qui sont si heureuses, et que je ne crois pas pourtant de grandes dames non plus. Enfin, mon cher monsieur, dis-je, en me jetant à ses genoux, je ne puis plus supporter la misère, le froid, la mauvaise nourriture, d'être aux ordres de tout le monde... : tout mon cœur est révolté, je n'ai plus de goût pour la religion, et je crois vraiment que je vais mourir de désespoir et de chagrin. — Chère petite, dit M. Féru tout ému, que conclus-tu de tout cela? — Qu'il

faut que je cesse d'aller chez madame la marquise, et peut-être aussi de vous voir, dis-je en redoublant mes pleurs (car je crois que je l'aimois véritablement); mais peut-être que quand je ne verrai pas le monde et le bonheur des autres, je me soumettrai, et Dieu m'aidera à reprendre mes premiers sentimens. Voilà ce que je voulois vous dire: j'ai fini, monsieur, ne m'en voulez-vous pas à présent que je vous ai ouvert mon cœur, et que vous devez me trouver si enfant et si foible.

M. Féru me releva, me pressa dans ses bras, et me dit avec émotion: assieds-toi, Cécile, je ne t'en veux pas..., je t'aime plus que jamais; mais calme toi et écoute ton meilleur ami. J'étois si tremblante, si agitée, que j'avois bien de la peine à me remettre, et pourtant j'étois contente de moi.

A présent ma conscience étoit en repos, et je devois bien penser qu'il ne

me restoit, quelque chose qu'il dît, qu'à me soumettre et à obéir.

— Cécile, n'as-tu jamais pensé que j'eusse des vues sur toi ? — Pardonnez-moi, monsieur, j'avoue que j'ai pensé..., n'étoit-ce pas une trop grande présomption à moi? Mais quand il seroit vrai que vous voulussiez bien m'élever au rang de votre épouse, ne ferois-je pas encore mieux de m'occuper de mon ménage et du soin de vos affaires, que d'aller courir le spectacle et les plaisirs... ? — Mon épouse ! s'écria M. Féru en reculant d'un pas, tu as pensé que tu pourrois devenir mon épouse...! Assurément, Cécile, je t'aimerois assez pour cela, et si je voulois me marier, je pourrois faire plus mal ; mais tu ne sais pas ce que c'est que les préjugés... Ne vois-tu pas que la marquise, malgré l'amitié qu'elle a pour toi, ne te reçoit qu'en secret, et qu'elle fait, ces jours-là, fermer sa porte...? est-ce qu'on épouse une pauvre enfant aban-

donnée, qui n'est rien..., qui n'a rien, et qui pourroit devoir la vie à quelqu'être méprisable..., à quelque malfaiteur même...?—A quelque malfaiteur, dites-vous! ah! monsieur, si vous avez une semblable idée, comment avez-vous pu faire quelqu'attention à moi?... Comment ne m'avez-vous pas rejetée avec horreur...? Je pourrois être la fille d'un malfaiteur! Ah! mon Dieu, mon dieu, je n'avois jamais pensé cela, et à présent je voudrois bien mourir. — Calme-toi, Cécile, je ne te dis pas cela pour te désespérer, mais seulement pour que tu saches qu'on n'épouse pas une pauvre créature comme toi! Le hasard de sa naissance n'empêche pas qu'on ne lui veuille du bien, qu'on ne lui en fasse même, quand elle est sensible et jolie... et certainement tu l'es beaucoup; seulement il faut bien que tu saches, ma pauvre enfant, que les règles du monde et de la société ne sont rien pour toi,

parce que tu ne fais pas partie de la société..., que tu n'es d'aucune classe..., que personne ne te réclame..., que personne ne te vengeroit, et qu'il ne dépend que de toi seule de sortir de cet état abject où t'a placée le hasard et le malheur... M. Féru pouvoit continuer sans crainte que je l'interrompisse, j'étois couverte d'humiliations et d'amertumes. Je ne pleurois plus avec cette effusion de cœur qui soulage... Des larmes rares et brûlantes tomboient de mes yeux et se séchoient aussitôt sur mes joues animées du plus vif incarnat.

Il continua :

Je t'afflige, Cécile, c'est à regret, je t'assure ; mais je vois bien qu'il le falloit, sans cela tu te ferois de petites idées de conduite..., de vertu, qui sont justes en général, mais qui ne le seroient pas pour toi.. Je ne pensois pas qu'il fallût aussitôt m'expliquer ; mais tu en fais naître l'occasion, et autant aujourd'hui que de-

main, puisque je n'ai rien résolu qui ne soit pour toi autant que pour moi-même. Apprends donc, ma pauvre enfant, que je t'ai un peu trompée..., trompée pour ton bien, comme l'on fait avec une enfant sans expérience qui n'est pas encore en état de juger de ce qui lui convient.

Cette dame chez qui tu vas, et qui s'intéresse à toi, n'est pas, comme tu le penses, une marquise, c'est tout simplement la maîtresse du directeur de l'Opéra..., une excellente femme que j'ai connue, il y a vingt ans, et qui par considération pour moi, veut bien te rendre service.

Quoique tu n'ayes guère plus de quinze ans, il est déjà un peu tard, Cécile, pour acquérir des talens pour le chant et pour la danse que tu as tant admirés l'autre jour; mais comme cette dame est toute puissante auprès de M. S., elle te fera recevoir quoique tu ne saches rien.

Tu ne paraîtras que rarement et dans les chœurs, malgré cela tu auras de petits appointemens, et puis tout ce que je te donnerai en secret.

D'abord un joli logement, avec de jolis meubles et des glaces.

Ce ne sera plus tes habits de paysanne, mais de jolies robes de toutes saisons, des maîtres de danse et de musique, de l'argent tout ce qu'il t'en faudra, et une petite bonne pour te servir : pour tout cela, Cécile, je ne veux que ton obéissance et ton amour. Qu'en dis-tu, Cécile? — Monsieur, je reste confondue. — Confondue, et reconnaissante, j'espère; mais tu crois peut-être que tout ce que je te propose est impraticable,... tu as peut-être peur que ta vieille supérieure ne te réclame et te punisse, laisse-toi conduire, chère enfant, et tu ne risques rien.

D'abord tu penses bien qu'il ne faut pas que je paroisse dans tout cela : il te

sera très-facile de t'échapper un de ces soirs de la maison, où on ne fait pas, au milieu de tant de filles, grande attention à toi; nous conviendrons d'un endroit pour nous rejoindre: sors avec tes habits de tous les jours, je t'en ferai changer quelque part, et nous les jeterons ensuite contre une borne: je te conduirai chez madame de ***, elle te fera recevoir à l'Opéra, dès le même soir je te menerai à ton logement et dès cet instant personne n'aura plus de droit sur toi. Eh bien, Cécile, suis-je ton ami, qu'en dis-tu? — Je dis, repris-je avec une hardiesse et une véhémence qui m'étonne encore, que l'enfer n'a pas de plus dangereux séducteur que vous, M. Féru; c'est sûrement un mauvais moment, et Dieu aura pitié de vous! Ne vous souvient-il plus de tout ce que vous me dites, lorsque vous arrivâtes à l'hospice... que vous ne m'aimiez que parce que je vous

paraissois modeste, laborieuse et sage..., que la beauté n'étoit rien sans la vertu, enfin que je vous intéressois, à cause que je ressemblois à votre fille Zoé? Dites, dites, mon cher Monsieur, si cette chère enfant vivoit encore, et qu'on lui fît une semblable proposition, que penseriez-vous de celui qui voudroit ainsi la conduire à sa perte?

Tu veux toujours comparer, Cécile, et c'est en quoi tu manques de bon sens: si ma fille vivoit, elle auroit des parens qui s'intéresseroient à son honneur,..... le public, qui établiroit sa réputation; on parleroit d'elle, on la nommeroit;.. et peut-être, en effet, la blâmeroit-on, parce qu'elle pourroit faire mieux; mais toi, pauvre misérable, qui sait seulement que tu es au monde? une fois hors de ton hospice, qui saura ce que tu es devenue?... peut-être pensera-t-on, en retrouvant tes habits, que tu as pris du chagrin et que tu t'es noyée;

lié bien, qu'en sera-t-il? douze heures après, personne n'y songera plus... c'est cela de moins à nourrir dans la maison. — En vérité, Monsieur, dis-je en sanglottant, je ne pense pas qu'on soit si dur, on ne m'a jamais reproché mon pain. — Qu'on te le reproche, ou non, Cécile, on te le donne par charité, on ne te le doit pas, et des occasions de faire la charité, on n'en manquera jamais. Il y aura toujours des êtres à charge à leurs parens, et que par misère, ou par libertinage, on conduira à la porte de l'hôpital. — Tout cela est vrai... très-vrai, repris-je avec désespoir, que Dieu me le pardonne; mais pourquoi m'a-t-il donné la vie?... la lui avois-je demandée?... Qu'est-ce qui avoit besoin que je fusse au monde... pour tant souffrir, pour être si humiliée,... si confuse, que je voudrois que la terre s'ouvrît sous mes pas et m'engloutisse à l'instant! — Quelle violence, quelle exagération, Cé-

cile! et comme ta mauvaise tête t'empêche de raisonner! D'abord, de ce que j'ai dit que tu pouvois être la fille d'un malfaiteur, il n'est pas sûr que tu le sois..., tu pourrois être la fille de quelque pauvre ouvrier sans ouvrage, infirme, veuf, et qui t'aura mis là, pour t'empêcher de mourir; et depuis ,..... qu'as-tu donc éprouvé de si fâcheux? au lieu de rester maigre, pâle et chétive comme la plupart de tes compagnes, malgré ta misère, tu as grandi avec une excellente santé, tu es fraîche comme une rose, tu as les bras, les mains superbes, les plus belles dents du monde, et tu vois bien, Cécile, que je ne disois pas vrai lorsque je disois que tout cela étoit peu de chose; car c'est pour tout cela que je t'ai remarquée; et si ce n'avoit pas été moi, peut-être que cela auroit été un autre ,... mais un autre, qui auroit cherché à abuser de ton innocence, sans s'occuper de ton avenir; qui t'auroit déshonorée et puis t'auroit

plantée là après : qu'ai-je fait au contraire, Cécile ? je me suis attaché à toi, et je t'ai préparé un sort heureux, qui te rendra indépendante de tout le monde, et même de moi. Demain, tu es libre de quitter cette vilaine maison, nous te donnerons un nom, on t'appellera madame, et il n'y a pas de danger que parée comme tu vas l'être, on s'avise de te reconnoître pour la pauvre fille de la Pitié.

Au contraire, comme tu es belle et naturellement fière, tu auras le plaisir d'humilier tes rivales, tu recevras les hommages des hommes, tu les verras à tes pieds ;... car je ne veux pas te rendre esclave; et pourvu qu'au fond tu me restes fidelle, je ne veux pas t'empêcher d'avoir des adorateurs. Tu vois bien, Cécile, que Dieu n'a pas si mal fait de te mettre au monde, puisqu'il dépend de toi d'être heureuse et de sortir pour toujours de l'état où tu es née. — Osez-vous bien parler de Dieu, en disant de pareilles

choses, Monsieur? et seroit-ce pour trouver mon plaisir dans le déshonneur et dans le crime, qu'il m'auroit donné la vie? Hélas! si je n'ai ni naissance ni fortune, il dépend encore de moi d'avoir de la vertu et de ne pas rougir au moins de ce qui est en mon pouvoir. Oui, je sens bien à présent que j'avois tort de maudire mon existence,... n'ai-je pas été élevée par des personnes pieuses et de bonnes mœurs, qui ne m'ont donné que de bons préceptes et de bons exemples? ne m'ont-elles pas appris que cette vie est courte, et qu'il y en a une autre, où nous attendent des récompenses éternelles? tout ce que vous venez de me dire, Monsieur, est bien mal; et Dieu permet que cela ne me séduise point....—Ainsi, mademoiselle, vous décidez que vous voulez retourner à votre misère;..... je vous croyois l'ame plus élevée, mais je me suis trompé;... en ce cas-là, que voulez-vous de moi?...—Rien, monsieur, rien,

dis-je, en renouvelant mes pleurs, que le dépit avoit un peu suspendues.... je sens bien que vous allez m'abandonner, et madame la maîtresse du directeur aussi; mais je ne veux plus rien d'elle non plus;... aidez-moi seulement à donner quelque raison, afin qu'on ne croie pas que j'en ai mal agi avec elle ou avec vous. — Oh! rien n'est plus aisé, Cécile: comme personne ne la connoît, et qu'on a cru hier qu'elle étoit fort malade, je puis dire qu'elle a succombé. — Je vous en remercie, Monsieur; pour ce mensonge-là, je veux bien encore le faire.... au moins ce sera le dernier.

— Croyez-moi, Cécile, me dit M. Féru d'un air plus doux et presque chagrin, même, ne vous décidez pas si vîte... Vous êtes bien jeune, Cécile, et vous avez encore bien des années à souffrir.... Je ne trouverai pas une autre fois une occasion comme celle-ci; au moins consultez-vous.

Demain je passerai dans la salle où vous travaillez : si vous avez changé d'avis, laissez tomber votre ouvrage lorsque je serai près de vous, je saurai ce que cela signifie, et je vous demanderai pour le lendemain ; mais si vous ne me faites aucun signe, il sera inutile de recourir à moi, je ne vous écouterai plus. — Oh ! cette épreuve, Monsieur, n'est pas nécessaire, je ne veux pas être danseuse à l'Opéra..... votre maîtresse..... avoir des adorateurs ;... tout cela est horrible à mes yeux, et je vous prie de m'oublier dès à présent. — Vous êtes une ingrate, Cécile. — Non, Monsieur, non, je ne le suis pas ; et si vous m'aviez fait quelque bien, sans exiger que je devinsse pour cela une malhonnête fille, je vous aurois aimé toute ma vie,... je vous aurois obéi jusqu'à la mort.

— C'est assez, Cécile, cet entretien me fatigue : j'ai voulu faire votre bon-

heur,... vous ne le voulez pas, et quand vous le regretterez il sera trop tard.

Je sortis le cœur rempli de douleur, de honte, et je crois presque que j'aurois pu dire de haine, car M. Féru, pour me rendre plus facile à ses désirs et me décourager entièrement, m'avoit parlé de moi-même en des termes si vils et si méprisans, que je n'osois plus jeter les yeux sur ma destinée; je n'avois plus d'avenir,.... il m'avoit ôté jusqu'à l'espérance,.... bien trompeur, mais solide, en quelque sorte, puisqu'il nous suit d'ordinaire jusqu'au tombeau.

J'allai de suite chez la supérieure, et pour qu'il n'y ait plus à s'en dédire, qu'il ne me vînt pas la mauvaise pensée de retourner sur mes pas, je lui dis, en fondant en larmes, que ma protectrice étoit morte de la veille au soir. (Ce n'étoit presque pas mentir, elle étoit morte pour moi, puisque je ne devois jamais la revoir.)

—Morte! s'écria-t-elle; ah! mon dieu que c'est prompt!... Mais Dieu est le maître, ma pauvre Cécile.... Il faut pourtant que cette chère dame n'ait pas pris mon élixir à temps, car il est infaillible; mais voilà qui est bien fâcheux, et ce n'est pas sans motif que tu as du chagrin.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, un frisson terrible s'emparoit de moi, je devenois toute violette, et un claquement de dents, dont elle s'aperçut, lui fit connoître que je me sentois bien mal.— Tu t'affectes trop, Cécile, il faut modérer ta sensibilité : la providence ne t'abandonnera pas, et pour te prouver que je prends part à tes peines, je veux que tu soignes ta santé et que tu prennes du repos. Je vais dire qu'on mette un lit de sangle au n°. 3, on y fera du feu, tu te coucheras et tu pourras faire prier la bonne Rixa de te venir voir.

Je fus bien sensible à cette bonté, mon plus grand désir étoit d'être seule ou

d'avoir près de moi une personne avec laquelle je pusse épancher mon cœur.

Ce numéro 3, il faut que je le dépeigne, car c'est là où le bonheur vint me chercher, et depuis je ne m'y suis jamais retrouvée sans émotion : c'étoit une petite pièce au rez-de-chaussée, fort obscure et très-humide quand on n'allumoit pas un poële de terre qui étoit au milieu ; la muraille auroit été tout-à-fait nue, si on n'y avoit pas collé, à différentes époques, des mandemens de Monseigneur l'archevêque ou quelques réglemens de la maison. Une table de bois, quatre chaises de paille, un prie-dieu grossièrement fait, voilà quels étoient les ornemens de ce lieu, qui devint préférable, pour moi, à tout les salons de la capitale.

Mais il n'est pas le temps de le dire.... aujourd'hui j'y suis malade, désespérée et même hors d'état d'expliquer à ma meilleure amie ce qui me met dans cet état.

Rixa, toute curieuse qu'elle est quelquefois, a trop peur d'exciter ma peine, elle ne m'interroge pas; elle me plaint sans savoir de quoi, elle me console parce qu'elle m'aime et que rien ne console si bien que d'être aimé, enfin je revins à la vie, parce qu'elle eut soin de moi, et aussi parce que j'avois quinze ans.

Elle obtint de passer les jours..., les nuits à mes côtés. Chère et bonne Rixa, que je lui dois de reconnoissance et d'amitié! Après huit jours d'une fièvre violente et qui m'avoit fort abattue, je me trouvai calme... tout ce qui s'étoit passé, plaisir et peine, ne me paroissoit que comme un songe; il me sembloit que tout s'étoit éloigné de moi, comme s'il s'étoit écoulé dix ans, et je me trouvai disposée à raconter à Rixa, avec modération, ce qui m'avoit si violemment agitée quelques jours avant. La mémoire me revint peu-à-peu, je lui parlai de cette marquise

qui n'étoit pas marquise,... de M. Féru qui étoit un fourbe, un hypocrite, et qui vouloit que je devinsse sa maîtresse, et fille d'Opéra.

A chaque mot, Rixa m'interrompoit par des exclamations violentes qui prouvoient bien la vertu de cette bonne fille et sa tendresse pour moi. — O le monstre! le scélérat! et moi qui croyois qu'il vouloit épouser ma chère Cécile,... ne seroit-ce pas bien trop de bonheur pour lui!... Ah! ma chère enfant, que vous avez bien fait de rejeter ses offres avec horreur! allez, chère petite, une jolie fille n'est jamais que cela, et il y en a tout plein d'autres qui lui ressemblent; au lieu qu'une fille vertueuse et sage, qui préfère sa misère aux richesses, prix du déshonneur, est un trésor; Dieu la bénit, la récompense dans l'autre vie, et souvent dans celle-ci.... Mais avez-vous tout conté à Madame la supérieure? Que je serais bien

aise de voir démasquer cet homme-là, cet hypocrite qu'on croit un saint ! — Non, ma chère Rixa, je n'ai rien dit,.... je ne dirai rien, et vous me garderez le secret si vous avez quelqu'amitié pour moi. Hélas ! mon amie, quelle preuve puis-je donner de tout ce que je viens de vous dire? me croiroit-on de préférence à M. Féru, et n'auroit-on pas raison de supposer que j'ai été d'abord d'intelligence avec lui pour me fâcher après?

Croiroit-on que j'ai été deux mois chez cette dame, sans m'apercevoir qu'au lieu de m'inspirer le goût de la vertu, elle ne me parloit que de dissipation et de plaisir?... et ces habits que je prenois chez M. Féru, dont je n'ai jamais parlé? en revenant de l'Opéra, n'ai-je pas consenti à toute l'histoire de cette marquise qu'on disoit malade?... Peut-être qu'au fond du cœur on voudroit bien croire que M. Féru a pris du goût pour moi... et demandez à mademoiselle l'Etoile ce

qu'elle en penseroit! que j'ai fait des avances pour lui plaire ; que je suis une petite coquette dont il a voulu s'amuser un moment, et qui a besoin d'être surveillée à l'avenir. Ah! ma bonne Rixa, je ne suis pas dans une position à me faire rendre justice, il ne m'en reviendroit que du mal, et M. Féru le sait bien sans doute ; car il ne m'a pas recommandé le secret; il n'a pas peur de moi, et il sait bien sûrement ce qu'il auroit à faire si je voulois me plaindre de lui.

Rixa eut bien de la peine à se rendre à mes raisons ; mais enfin elle convint que ma conduite étoit prudente, qu'il falloit tâcher d'oublier toutes ces vilaines gens-là, et me remettre courageusement au travail, qui me valoit quelques douceurs, et, ce qui valoit mieux encore, me faisoit distinguer dans la maison. A propos de ce travail, nous avions, Rixa et moi, beaucoup d'ouvrage pour cette dame... M. Féru prévint notre embarras, il nous fit dire de continuer ; que la

sœur de madame la marquise prendroit ces broderies au prix convenu, et qu'on pouvoit tout renvoyer chez lui. Cette attention me fit connoître qu'il me savoit gré de ma discrétion. Pendant ma maladie il s'informa de moi plusieurs fois, et on resta persuadé que c'étoit un homme de bien, qui avoit charitablement cherché à me secourir. On me laissa tout le temps de me rétablir; mais comme enfin je n'étois plus malade, je repris ma place accoutumée auprès de mademoiselle l'Etoile, qui, par je ne sais quel instinct de méchanceté, soupçonnoit qu'il y avoit quelque mystère entre M. Féru et moi : elle lançoit des mots piquans, que je ne faisois pas semblant d'entendre ; mais je voyois bien qu'elle croyoit que je l'aimois, elle pensoit qu'il étoit dégoûté de moi.

Quelle société qu'un méchant esprit comme celui-là! on ne prend pas la peine de se défendre, même du mal qu'il ima-

gine : s'il vous approuve, il ne vous flatte pas ; s'il vous méprise il ne vous blesse pas non plus, on cherche toujours un motif étranger à ce qu'il témoigne, et en général on ne se trompe pas.

Quoiqu'il ne me vînt pas à l'esprit de regretter un instant les infâmes propositions de M. Féru, il y avoit des jours où je ne pouvois m'empêcher de trouver mon sort bien malheureux. Il ne faut que peu de temps pour s'accoutumer au bien-être, à la fortune, au plaisir ; mais l'ennui et les privations ne perdent jamais de leur amertume : si on cesse de s'en plaindre, ce n'est pas preuve qu'on ne souffre plus, c'est seulement que personne n'étant frappé de vos peines, ne les partage vivement. Elle est née dans cet état, dit-on, elle doit se faire une raison, et si cette raison n'est pas venue, c'est un tort que vous avez, voilà tout.

Pourtant, il y avoit des pensées bien consolantes dans mon malheur : si je

n'avois pas un logement, des robes, des domestiques, c'est que je n'en avois pas voulu : ces mauvais habits, je ne les portois pas par nécessité et par force, il n'avoit tenu qu'à moi d'en avoir d'autres, je les avois choisis de préférence à la honte du désordre. Quelqu'horreur qu'on ait pour le vice, il faut avouer qu'on n'est pas sans mérite de lui préférer la vertu.

Sur-tout quand c'est pour elle-même... qu'il n'y a que vous et Dieu qui le sachiez, la conscience vous en tient compte, peut-être l'orgueil aussi; mais je crois que cet orgueil là, on ne fait pas mal de l'avoir; des caractères foibles ou vicieux ne s'en soucieroient pas. Ajoutez à tous les motifs que j'avois de prendre courage, l'amitié et les pressentimens de ma bonne Rixa : elle ne doutoit pas que mon sort ne dût changer, si ce n'étoit pas aujourd'hui ce seroit demain ; comment cela arriveroit-il ? elle ne le pré-

voyoit pas ; mais dans ses idées la providence me devoit ce miracle et la providence ne tromperoit pas sa confiance et sa foi.

Voici ce qui arriva pour confirmer ces heureux présages, et je le dus beaucoup à l'affection de cette vertueuse fille, qui m'aimoit comme son enfant, mais qui, à raison de ce qu'elle savoit, mêloit toujours en secret de la considération à sa tendresse : elle ne m'avoit pas permis de l'appeler ma mère, comme je l'avois souvent désiré, et je la désobligeois lorsque je voulois lui rendre mille petits services que je recevois d'elle et qu'absolument elle refusoit de moi. Quoi qu'il pût lui arriver, elle y faisoit peu d'attention pour elle-même ; mais elle cherchoit si cela ne pouvoit pas m'être utile en quelque chose ; car elle ne voyoit de hasard à rien, et croyoit que c'étoit à elle à profiter de tout.

Un soir qu'elle avoit traversé les Tui-

leries à la chute du jour, elle sentit quelque chose à ses pieds, que l'obscurité ne lui permettoit pas de distinguer; elle le ramassa, et sortant du jardin pour s'approcher d'une boutique qui étoit fort éclairée, elle vit que c'étoit un petit sac de velours vert fermé avec un cadenas en or.

Son premier mouvement fut de courir au lieu même où elle l'avoit trouvé, pensant que la personne qui l'avoit perdu, retourneroit sur ses pas pour le chercher; mais elle y passa plus d'un quart-d'heure sans rien remarquer de relatif à la découverte qu'elle venoit de faire; et comme il étoit tard, elle rentra dans la petite chambre qu'elle occupoit au faubourg Saint-Marceau.

S'étant enfermée et bien assurée qu'elle étoit seule, elle fit alors l'inspection du petit sac.

Elle trouva d'abord un joli étui d'or, une paire de ciseaux fins, une bourse

pleine d'or, mais de pièces étrangères qu'elle ne connaissoit pas; enfin elle vit un très-petit portefeuille qui renfermoit quelques lettres d'une écriture de femme fort petite, et qu'elle eut bien de la peine à lire; pourtant, quoique ce ne fût pas trop discret, elle s'y appliqua beaucoup dans le désir de reconnaître à qui appartenoit le petit sac et de le remettre à son maître: en effet la suscription des lettres ne lui laissa rien à désirer, elle distingua ces mots: à Milady Kesby, rue Caumartin, n°. 11. D'après ce renseignement, elle ne douta pas qu'elle ne pût se débarrasser dès le lendemain d'une chose qu'elle ne regardoit que comme un dépôt, sans qu'il lui vînt même à l'esprit qu'elle eût pu s'en approprier la moindre chose.

J'ai déjà dit que Rixa ne croyoit point au hasard et qu'elle cherchoit dans les moindres circonstances de la

vie, s'il n'y avoit pas un côté qui pût m'être favorable; car ce n'étoit jamais que de mon sort qu'elle s'occupoit.

Cette excellente fille ne se croyoit pas faite pour en avoir elle-même un différent du sien; elle travailloit pour vivre, elle étoit née pour cela, elle n'y trouvoit ni injustice, ni malheur, et pensoit tout le contraire à mon égard.

Trouver à ses pieds un sac, une bourse, un portefeuille, c'étoit un événement, et elle sentit tout de suite le parti qu'elle en pouvoit tirer.

Elle serra le tout avec beaucoup de précaution dans une armoire, et se coucha l'esprit rempli de mille chimères agréables, qu'elle trouvoit bien préférables au sommeil : au bout de quelques heures pourtant, sa tête se calma, et la réflexion lui fit entrevoir mille difficultés qu'elle n'avoit pas entrevues d'abord.

Il étoit évident que ce sac apparte-

noit à Milady Kesby, dont elle avoit trouvé l'adresse par les lettres qui étoient dans le portefeuille ; mais comment espérer, en le lui rapportant, d'arriver jusqu'à elle ? laisseroit-on approcher une pauvre négresse, qui n'étoit recommandée par personne ? Une si grande dame devoit-elle être d'un accès si facile ?

Rixa se leva, quoiqu'il ne fît pas jour encore, et rechercha dans ce portefeuille qu'elle avoit déjà parcouru, si elle n'y trouveroit pas quelque renseignement. En effet, une petite lettre qu'elle n'avoit pas lue, en étoit tombée, et c'étoit justement dans celle-là que se trouvoit un article intéressant pour elle.

Cette lettre étoit d'une amie de Milady, d'un style intime et familier, mais ne renfermant pour tout autre que des choses insignifiantes.

Elle finissoit par ces mots : « On dit,

» ma chère amie, que Juliette est » plus étourdie que jamais, depuis » qu'elle est entrée à votre service : prc- » nez patience avec elle, elle est si jeune » et a tant de désir de vous plaire, qu'elle » se corrigera sûrement. »

Quelle déconverte pour Rixa! une des femmes de Milady s'appelle Juliette.... elle est jeune, étourdie, il sera facile de la gagner... et elle n'y fera pas tant de façon que les autres domestiques, bien pénétrée de la dignité de leur maîtresse.

Tout s'arrangeoit alors, et dès que l'heure le permit, Rixa s'habilla le plus proprement qu'elle pût.

Lorsqu'elle avoit sur sa tête son beau mouchoir des Indes, et qu'elle mettoit sa robe de cotonnade d'un blanc éblouissant, elle avoit fort bon air; son œil vif, ses dents d'ivoire, et sa taille grande et élancée, prévenoient en sa faveur, et elle avoit trouvé plus d'une fois l'oc-

casion de se marier. Mais Rixa ne vouloit pas prendre un maître qui ne lui eût peut-être pas permis d'avoir tant de soin de moi, de me voir aussi souvent, et sur-tout de me donner la plus grande partie de ce qu'elle gagnoit à l'aide de son travail ; aucune promesse ne l'auroit rassurée sur un intérêt aussi cher, et c'étoit encore un sacrifice sur lequel elle n'hésitoit pas. Midi sonnèrent, et Rixa se rendit à l'hôtel de Milady : elle demanda à parler à mademoiselle Juliette ; le portier, qui travailloit dans sa loge, ne tourna seulement pas la tête et cria : à l'entresol, l'escalier à gauche. Rixa y fut dans un instant, et frappa doucement.

Une jeune fille, d'environ seize ans, ouvrit tout de suite, mais en la voyant fit un cri terrible, en se sauvant à l'autre bout de la chambre ; puis tout étonnée elle-même de sa terreur, elle se mit à rire comme une folle, ce qui

n'empêcha pas Rixa d'avancer sans humeur et d'un air agréable. Juliette sentant alors que sa conduite étoit tout-à-fait déraisonnable, eut envie de la réparer; mais l'accès de folie n'étoit pas encore tout-à-fait passé, et ce fut en se retenant à peine, qu'elle lui dit : —Pardon, Madame!.... mais aussi, pourquoi avez-vous le visage noir comme cela ? — Parce que je suis d'un pays, répondit Rixa, où les femmes ne sont pas blanches et jolies comme vous.

Ce petit compliment acheva de gagner tout-à-fait le cœur de Juliette, et elle ne pouvoit être mieux disposée à faire tout ce qu'elle désiroit d'elle.

Quand elle sut qu'il ne s'agissoit que d'introduire Rixa chez sa maîtresse, elle ne lui fit aucune question, la prit par la main de la meilleure amitié du monde, et après être montée au premier et avoir traversé les appartemens les plus beaux et les plus magnifiquement

meublés qu'elle eût jamais vus, elle la fit entrer dans la chambre à coucher, demandant la permission de la présenter, lorsqu'elle étoit déjà arrivée à quelques pas de Milady. Milady ne s'offensa pas de cette liberté. C'étoit encore une très-belle femme, qui ne paraissoit pas trente-six ans, et dont toute la physionomie annonçoit l'indulgence et la bonté. — Que me voulez-vous, ma bonne ? dit-elle à Rixa. — Oserois-je demander à Milady si en sortant hier des Tuileries elle n'a pas perdu quelque chose? — Moi! répondit-elle, je ne m'en suis pas encore aperçue,.... mais je me lève à l'instant : c'est peut-être mon voile d'Angleterre, Juliette, ne l'avez-vous pas rangé? — Non, madame, dit Rixa, en découvrant le petit sac vert qu'elle avoit caché sous la pointe de son mouchoir; je crois que ce sac appartient à Milady, et j'ai trouvé des lettres qui me l'ont indiqué. — Ah! mon dieu, mon sac..... Quoi! je l'avois

perdu ! Que je vous suis obligée.... , je crois qu'il y avoit dedans un étui d'or auquel je tiens beaucoup. — Et une bourse aussi ; je n'en connois pas le contenu, je n'ai vu que les lettres, et Milady me pardonnera.... — Vous pardonner, bonne négresse, dit Milady (en s'apercevant que cette bourse, nouée d'une certaine manière, n'avoit pas même été ouverte), vous pardonner, ne seroit pas assez... ; et prenant sur sa cheminée une trentaine de guinées qui y étoient étalées, — Etes-vous contente, ma chère enfant ? — Non, non, Milady, je ne le suis pas, que vous puissiez penser à me récompenser pour avoir fait mon devoir.

Est-ce que ce sac étoit à moi ?... est-ce que je ne savois pas qu'il étoit à Milady ?... De l'argent, pour cela ! ajouta-t-elle en s'essuyant les yeux ; ah ! il faut donc toujours que les pauvres gens soient humiliés, on ne les croit pas honnêtes pour rien....

— Vous me faites bien de la peine, reprit cette excellente dame, et ce seroit moi que vous mortifieriez beaucoup en refusant ces marques si justes de ma reconnoissance. Je reprends cet argent.... Comment vous nommez-vous? — Rixa, madame. — Hé bien, Rixa, faisons connoissance ensemble, et si vous ne voulez pas me faire de peine, cherchez quelque chose qui vous oblige; quoi que ce soit, je vous le promets d'avance.... Parlez, bonne négresse,.... de la manière dont vous vous faites connoître à moi, les distances se rapprochent, et je ne voudrois pas valoir moins que vous.

— Quel langage! quelle bonté! dit Rixa en se mettant aux genoux de Milady, et baisant la main qu'elle lui présentoit; il est vrai, Milady, que je désire quelque chose avec passion...., et qu'il est en votre pouvoir de me l'accorder. — Parlez, Rixa, je ne me dé-

dirai point. — Eh bien, Milady, je vous supplie d'accorder votre protection à une jeune infortunée, qui n'a ni père, ni mère, ni parens sur la terre... — Ni parens, Rixa! — Ni parens, Madame,... au moins ne les connoît-elle pas, et ne peut-elle pas se réclamer d'aucuns! malgré cela, elle est vertueuse comme un ange, elle a quinze ans, et elle est belle comme le jour.

— Amenez-moi cette enfant, et si elle est comme vous le dites... — Que je vous l'amène, madame! dit Rixa; mon dieu, je ne le peux pas, on ne me la confieroit pas. — Quoi! cette fille, qui n'a pas de parens, dans quelle maison est-elle donc? — Ah! Milady, voilà ce que je n'oserai jamais vous dire. — Il le faut bien pourtant, et le front de Milady s'obscurcissoit visiblement, elle commençoit à craindre d'être la dupe de quelque aventurière : pourtant ne voulant pas encore témoigner sa méfiance...

Je veux aller dans cette maison. — Ah! Milady n'est pas faite pour cela. — Rixa, vous m'étonnez... , vous m'étonnez beaucoup. — Je vois bien que Milady pense quelque chose de mal,.... cela me donnera la force de parler ; mais si, après cela, madame ne veut plus voir ma pauvre Cécile? — Rixa, vous abusez de ma patience ; à présent je vous ordonne de vous expliquer. — Milady... , cette pauvre infortunée... est à la Pitié. — A la Pitié? s'écria Milady. Qu'est-ce que c'est que la Pitié ? je n'ai jamais entendu parler de cela ; mais rassurez-vous, Rixa, si ce lieu est honnête, je verrai votre protégée.

En cet instant la porte s'ouvrit, et deux seigneurs anglais, parens de Milady, entrèrent familièrement et vinrent lui baiser la main.

— Vous n'êtes pas de trop, leur dit-elle ; cette bonne négresse que vous voyez ici, vient de me rendre un vrai ser-

vice : je vous conterai cela plus tard ; en ce moment il s'agit de l'obliger à mon tour dans la personne d'une jeune fille qui l'intéresse, et qui est, dit-elle, à la Pitié ; elle en étoit à me dire ce que c'est que cette Pitié.

Rixa, encouragée par l'air de bonté qu'avoit repris Milady, fit, avec plus de sensibilité que d'éloquence, la description de cette maison, fondée par le plus saint des hommes, conservée par les bienfaits du Gouvernement et dirigée par des filles pieuses, qui servoient nuit et jour les pauvres enfans abandonnés avec un zèle et un désintéressement infinis, ce qui n'empêchoit pas ces pauvres enfans de manquer de bien des choses nécessaires, parce que leur nombre étoit immense, s'accroissoit tous les jours, et que la maison étoit pauvre.

Quoi ! il est possible, dit Milady, très-touchée, que des parens ayent le cou-

rage d'abandonner ainsi leurs propres enfans ! mon dieu, que cela est cruel ! et ne les réclame-t-on jamais ? — Fort rarement, Milady, et encore faut-il qu'on ait pris bien des précautions pour les reconnoître ; car ces bonnes religieuses ne les rendent pas facilement, et ne les exposent pas à perdre les sentimens de religion et de vertu qu'elles cherchent à leur inspirer.

— Brave, très-brave, dit alors un de ces deux Anglais qui venoient d'entrer, un maison de cette nature y être très-brave.... et tout ce qui est pour la bienfaisance et l'humanité être digne d'un Anglais, la richesse être faite pour cela.

— Vous me devinez, cher cousin, reprit Milady, et je suis si attendrie que je puis à peine exprimer ma pensée ; si vous le voulez toutefois, demain même nous irons voir cet établissement, et aussi cette Cécile que je ne méprise point parce qu'elle est pauvre et sans

parens. — Voilà le vrai philantropie, reprit cet autre Anglais qui n'avoit pas encore parlé; je me prie, pour le demain, à accompagner Milady.

— Bien volontiers. Bonne négresse, dit elle ensuite à Rixa; mylord va prendre l'adresse de cette maison, annoncez-y notre visite, et dites à la digne supérieure que c'est bien moins la curiosité qui nous y attire que le désir d'y porter des secours. Mais je pense à votre pauvre Cécile : dites-moi, ma chère enfant, sait-elle faire quelque chose, et n'aurois-je point quelque prétexte pour l'attirer chez moi? — Elle brode à ravir, et si Milady étoit tentée d'apprendre à faire de ces jolis ouvrages..... — Oh! non, non, je ne me soucie pas beaucoup d'apprendre, et je n'en aurois guère le temps; mais j'ai une fille de l'âge de Cécile, et cette idée est excellente. Allez, Rixa, et reposez-vous sur la parole de Milady Kesby.

Rixa sortit comblée d'une joie extrême, et Juliette, qui avoit été présente à cet entretien, lui fit mille amitiés. — Que je suis fâchée d'avoir tant ri, lui disoit-elle, me le pardonnerez-vous? c'est un vilain défaut que j'ai là, mais je m'en corrigerai; et à présent, loin d'avoir peur de vous, je vous prie bien de me venir voir. Quelle journée pour Rixa! Le plaisir lui ôtoit la faculté de marcher et presque de se soutenir; mais rien ne lui coûtoit un jour comme celui-là : elle prit une voiture, et on pense bien qu'elle fut bien reçue de tous ceux qu'elle étoit si impatiente de revoir. Allons, Cécile, disoit-elle dans son transport, voilà tous mes pressentimens qui se réalisent; je suis bien sûre que Milady sera enchantée de vous, elle est si bonne! si belle! elle paroît si généreuse!... Elle raconta à regret l'histoire du petit sac vert, et n'en eût point parlé, si elle n'avoit pas été obligée de dire com-

ment elle avoit connu Milady, et les éloges que lui donna la bonne supérieure la peinoient véritablement.

Je crois que c'est ici qu'il convient de faire le portrait de Milady, que je ne vis que le lendemain, et dont je ne connus le caractère que long-temps après; j'espère ne pas manquer à la reconnoissance que je lui devrai toute ma vie, en mêlant quelques critiques à la peinture de ses vertus; car je puis dire que ces dernières étoient à elle, la nature les lui avoit données, et elle les retrouvoit toujours au fond de son cœur, tandis que ses défauts étoient la suite de l'inexpérience, de la dissipation, et de l'entière indépendance où elle s'étoit trouvée avant d'être en âge de réfléchir.

Il falloit aussi en accuser son énorme fortune qui, lui faisant trouver partout des complaisans et des adorateurs, ne lui permettoit pas de bien juger des hommes et du monde.

Milady étoit française, veuve, avant l'âge de dix-huit ans, de mylord Kesby, qui l'avoit épousée par amour et s'étoit engagé à ne jamais quitter la France; elle avoit eu une fille la première année de son mariage.

Mère à l'âge de quinze ans, charmante, mais délicate et peu formée, elle avoit joué avec son enfant comme elle avoit joué, peu de temps avant, avec sa poupée; ensuite elle s'en étoit fatiguée, et n'étant pas assez pénétrée de ses devoirs, elle avoit confié à des soins étrangers l'éducation de Florine pour qui elle croyoit beaucoup faire, parce qu'elle dépensoit beaucoup d'argent pour elle et lui donnoit tous les maîtres de Paris.

Coquette sans le savoir, et sans vouloir faire un usage vicieux de son talent de plaire, elle s'étoit aperçue avec peine que paroissant d'une extrême jeunesse, la présence d'une fille de quinze ans trahissoit le secret de son âge; aussi étoit-il

très-rare que sa fille sortît avec elle; elle restoit dans son appartement, où Milady alloit la voir tous les matins, la caressoit beaucoup, et la quittoit ensuite jusqu'au lendemain.

Florine n'étoit pas accoutumée à plus de tendresse, elle ne s'en trouvoit pas malheureuse.... Comme elle avoit tout l'argent qu'elle pouvoit désirer, et qu'elle passoit sa vie avec des subalternes qui avoient intérêt de satisfaire ses fantaisies, elle trouvoit mille moyens de se divertir, sans toutefois que ni elle, ni Milady méritassent le plus léger reproche du côté de la conduite et des mœurs.

Pour Milady, elle n'avoit pas un mauvais caractère, mais elle n'avoit pas trouvé le temps de s'en former aucun.

Très-inconstante dans le choix deses sociétés, elle prenoit tour à tour les goûts et les opinions de celle dans laquelle elle se trouvoit.

Etoient-ce des gens frivoles, superfi-

ciels, et prenant pour le ton du grand monde les airs, les prétentions et les ridicules à la mode, elle s'y conformoit par mille enfantillages, dans lesquels elle surpassoit tout le monde; elle s'évanouissoit à l'ombre d'un objet qu'elle avoit pris pour une souris; elle avoit mal aux nerfs; elle grasseyoit, prenoit des airs impertinens et toutes les mignardises les plus capables de nuire à son esprit ordinairement aimable, vif et plein de naturel.

Aussi ce genre-là ne manquoit-il pas de la fatiguer promptement.

Elle recherchoit un autre cercle, et cette même femme qu'on avoit trouvée si légère, si délicate et si peu réfléchie, paroissoit tout à coup passionnée pour les sciences et les arts, se levoit à quatre heures du matin, suivoit tous les cours, bravoit toutes les saisons, et ne voyoit plus que des savans qui avoient quelquefois la honte d'être remplacés par un singe ou un perroquet.

Enfin, cette inconstance d'idées et de sentimens avoit placé Milady au milieu d'un monde tout nouveau pour elle, où on ne parloit que vertu, humanité, bienfaisance, perfection humaine: tout cela, à la vérité, avec un peu d'ostentation; mais comme elle avoit naturellement l'ame bonne et sensible, elle se livroit avec abandon à ce nouveau genre de jouissance que sa fortune lui permettoit et dont il résultoit un bien réel.

Mais n'étoit-ce pas le plus grand bonheur pour Rixa et pour moi de s'être précisément présentée au moment où toutes ces pensées généreuses remplissoient son ame avec une sorte d'exagération? On se doute bien que les deux seigneurs anglais étoient à la tête de cette société philantropique : pour des penseurs de profession, quelle belle occasion que d'aller à la Pitié, et voir tout-à-la-fois et les malheureux et ceux qui les

soulagent ! aussi l'aventure de la négresse devint l'histoire du jour ; on s'attendrit sur son désintéressement, sur ses vertus sans culture, que l'adversité conserve et que la fortune corrompt toujours. On pleura aussi sur cette pauvre Cécile, belle, sage, mais sans famille et sans appui. Peu s'en fallut qu'on ne décidât qu'il falloit me laisser dans ma profonde misère, parce que cet intérêt si libéral et si peu prévu me feroit trop connoître mes avantages personnels. On vouloit me faire du bien, disoit mylord Kramer, et on alloit m'apporter, dans mon hospice, la vanité, l'orgueil, l'ambition, toutes les passions, tous les vices des hommes : cet état de malheur et de privations étoit, selon lui, le plus près de la nature et le plus voisin du bien.

Lors même que mon ignorance, et le défaut peut-être d'une assez grande surveillance, me livreroit à quelque erreur grossière, mes sens seuls en seroient res-

ponsables, et cela n'entraîneroit pas le désordre de mon esprit; enfin on ne pouvoit pas, au nom de la raison, dire de plus grandes extravagances; heureusement le sentiment de mylord ne prévalut pas. Milady déclara qu'elle ne vouloit pas se fixer à une opinion si défavorable pour les gens heureux, et qu'elle espéroit bien mériter elle-même qu'on fît quelque exception.

Un Français eût cédé par galanterie; mais mylord n'étoit pas galant, il avoua qu'il y avoit une certaine énergie d'idée, une certaine force de raisonnement qui ne pouvoit pas s'organiser dans la foible tête d'une jolie femme; et faisant grâce à la frivolité du sexe, il promit de ne pas la contrarier dans ses desseins. Quant à moi, qui attendois la visite de Milady, je modérai la vivacité de mon imagination, et je ne me fiois plus qu'à demi aux espérances de ma bonne Rixa, qui s'étoit déjà si fort trompée sur les vues hon-

nêtes de M. Féru, et sur l'intérêt que ma vue devoit inspirer.

Tout cela se bornera, me disois-je, à quelque petite somme d'argent qu'on donnera peut-être à la maison, ou même à moi; peut-être Milady voudra-t-elle me prendre à son service, et j'étois décidée à refuser cette offre (qu'elle eût sans doute regardée comme une faveur): je ne négligeai pourtant pas les moyens que j'avois de paroître à mon avantage, et Rixa, qui ne me quitta pas ce jour-là, m'encouragea de toutes les illusions que faisoit naître son amitié.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2207
C46C4
v.1

Choiseul-Meuse, Felicite
Cecile